


Fried. August II. z. B. O.

LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G**.

SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G**.

Écrites à ses Amis, pendant le cours de ses voyages d'Italie, en 1779 & années suivantes.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez P. J. Duplain, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise.

1790.



LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G***

Écrites à ses amis, pendant le cours de ses voyages d'Italie, en 1779 & années suivantes.

LETTRE PREMIÈRE.

au même *Naples, 4 Janvier 1780.*

JE viens de voir le Museum de Portici, dépôt de tout ce qu'on a trouvé dans Herculanum, Pompeii, & Stabia. C'est la plus belle & la plus étonnante collection d'antiquités qu'il y ait au monde.

En se promenant dans ces galeries

précieuses, on a devant soi l'histoire domestique, religieuse & guerriere de ces anciens peuples, ainsi que l'histoire de leurs arts. Je n'entrerai point dans le détail de tout ce que renferme ce Museum. Les estampes en sont répandues aujourd'hui dans toute l'Europe.

On y voit toutes sortes d'ustensiles servant à l'usage de la cuisine, de la table, & des bains; des instrumens de sacrifices, de guerre, de chasse, de musique; le tout en bronze, dans des formes sveltes, élégantes, & d'un travail fini & précieux. J'y ai vû aussi du vin crystallisé dans des flacons de verre, du bled, du pain pétrifié, des œufs, des légumes & des fruits sans avoir perdu leur forme, plusieurs bijoux à l'usage des femmes; & entr'autres quelque chose qui m'a fait rire, c'est un petit vase de verre qui renferme du rouge qu'on m'a assuré être à l'usage de la toilette. Je suis bien-aise d'avoir appris que les femmes ont été coquettes dans tous les tems,

cela me ſeroit preſque croire que la coquetterie eſt dans la nature.

J'y ai vu quelque choſe de très-curieux. C'eſt l'empreinte de différentes parties du corps, moulées dans les cendres, d'une femme trouvée dans le ſouterrain d'une maiſon de campagne de Pompeii; l'empreinte de la gorge ſurtout eſt parfaite, on y peut encore appercevoir les traits de la draperie fine & légere dont elle étoit couverte. J'y ai vû auſſi les anneaux, les bracelets, les colliers, les boucles d'oreilles, & autres bijoux de tête, le tout en or, dont ces infortunées étoient parées pour deſcendre dans les abîmes de la terre.

Il y a dans ce Muſeum une grande quantité de ſtatues de marbre, de bronze, & de bas-reliefs tirés d'Herculanum, qui prouvent que la ſculpture étoit en honneur dans cette Ville. Les peintures à freſque qu'on y a trouvées ſont inférieures à la ſculpture, & n'intéreſſent que par les ſujets. Le pin-

ceau en eſt plus hardi que ſavant, & le coloris ſans magie. Les arabeſques valent mieux : les figures en ſont ſveltes, élégantes, & les ſujets d'un bizarre piquant & gracieux : ce genre arabeſque préſente les délires aimables de la peinture.

Mais ce qu'il a de plus précieux dans ce Muſeum, c'eſt une grande quantité de manuſcrits roulés & réduits en charbon, trouvés dans une bibliothéque d'Herculanum

On a imaginé ici la maniere de les dérouler, invention précieuſe, qui va tranſmettre à nos jours le génie de deux mille ans. Le Pere Antoine, qui en eſt l'auteur, m'a montré ce procédé. Il a déroulé devant moi une demi-feuille de ces manuſcrits ; je treſſaillois en voyant renaître des cendres, les produits du génie de ces tems reculés, & je gémiſſois en même-tems, en penſant que ce tréſor rentrera peut-être encore dans le néant dont on l'a ſi heureuſement tiré : il n'y en a que cinq

de déroulés. Le premier eſt un traité de morale & d'éducation; le ſecond traite des rapports qu'ont certaines vertus avec les vices; le troiſieme & le quatrieme ſont ſur la rhétorique, & le cinquieme parle des effets de la muſique ſur l'ame. L'auteur y prouve qu'elle corrompt & gâte le cœur; malgré mon goût pour cet art charmant, je croirois que cet auteur a raiſon, car les émotions douces, les ſenſations agréables amolliſſent certaines ames ſans les rendre plus ſenſibles. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le hazard ait fait rencontrer le même Auteur dans ces Ouvrages. Ces cinq rouleaux ſont de Philodéme, diſciple d'Epicure.

Du Muſeum, je ſuis paſſée au palais du Roi. J'ai été frappée, en y entrant, par les deux ſtatues équeſtres de Nonius Balbus pere & fils, trouvées dans Herculanum près du théâtre. Elles ſont placées vis-à-vis l'une de l'autre dans les cours de ce Palais.

L'attitude & l'expreſſion de ces deux figures frappent ; c'eſt la nature même; on oublie qu'elles ſont de marbre. L'artiſte a donné à la pierre la vie & l'immortalité ; armées d'une cuiraſſe, un manteau ſur l'épaule, des brodequins, la bride en main, on les voit partir. Les chevaux reſpirent, fiers, ſuperbes, les yeux pleins de vie & de feu, les narrines ouvertes, les muſcles & les veines gonflées ; ils vont au grand galop.

A force d'aller, Nonius le pere s'eſt caſſé la tête ; on lui en a fait une ici qui ne reſſemble guere à la ſienne ; mais il vaut encore mieux avoir une tête Napolitaine que de n'en point avoir. Remercions donc l'artiſte, d'avoir poſé ſur un col Grec une tête Napolitaine.

Le palais du Roi, d'une architecture ſimple, & ſans aucune décoration extérieure, eſt plutôt une maiſon de chaſſe qu'un palais. La même ſimplicité regne dans l'intérieur. Il y a quelques parquets, quelques tables en moſaïques,

& plufieurs buftes trouvés à Herculanum.

J'y ai vu un petit fallon revêtu de porcelaine de Naples, travaillée & fculptée dans le goût chinois. Les panneaux ornés de trophées en bas-reliefs, le plafond, les corniches, les frifes, les encadremens des glaces, le pavé, tout eft en porcelaine, ainfi que le luftre, qui eft d'une forme très-élégante. Ce petit fallon fragile eft ce qu'il y a de mieux dans ce palais.

Il y a auffi un joli cabinet en beau vernis, fond bleu moulé en or, orné de petites figures de porcelaine blanche.

La fituation de ce palais entre la mer & le Véfuve, qui en eft fort près, eft auffi belle que dangereufe.

La plus belle partie du jardin s'étend jufqu'au bord de la mer par les deux terraffes qui le bordent.

Les bofquets font un peu fauvages; on ne connoît point encore ici l'art d'embellir & parer la nature, on l'abandonne

trop à elle-même, on lui laiſſe faire ce qu'elle veut. Adieu.

LETTRE II.

au même *Naples, 19 Janvier 1781.*

JE ſors d'un ſpectacle étonnant, raviſſant, magique! Comment vous le peindre? Figurez-vous l'immenſe théâtre de Saint-Charles, que je vous ai décrit, tranſformé en lumieres. L'architecture, les ſept rangs de loges, la ſcène, tout ſon enſemble, repréſentés par des milliers de lumieres, qui, ſe répétant & ſe multipliant dans les glaces dont les loges ſont tapiſſées, font voir en un clin d'œil ſix mille ſpectateurs.

L'harmonie, la magie de cette architecture de feu frappent, ſaiſiſſent, & cauſent un tel raviſſement, que tous les ſens ſe réuniſſent à celui de la vue. J'ai cru être dans le temple du ſoleil.

Je ne vous dis rien du ſpectacle,

il étoit éclipsé ; les décorations, les danses, les habits des acteurs, tout étoit superbe & analogue à la beauté du lieu, excepté la musique ; mais eût-elle été divine, je ne l'aurois pas entendue ; je n'avois plus que des yeux.

Adieu, je vais bien vîte me coucher pour m'endormir. Mon imagination frappée de ce spectacle, m'y transportera peut-être encore dans le sommeil.

LETTRE III.

au même Naples, 6 Mars 1781.

LE carnaval est ici une vraie bacchanale ; ce sont des fêtes, des orgies, qui se succedent. Les plaisirs courent en foule de toute part, on les rencontre dans les rues, dans les places, dans les théâtres ; s'ils osoient, ils entreroient aussi dans les temples : en vérité on en est assailli.

Ces jours derniers toutes les divini-

tés de l'Olympe étoient à Naples. J'aurois bien voulu que vous fussiez avec moi dans la rue de Tolède, lorsque toutes ces divinités y arrivèrent.

Cent mille spectateurs bordoient les maisons, étoient aux balcons & aux fenêtres. Trois files de carrosses tenoient cette longue rue d'un bout à l'autre. Acteurs, spectateurs, jusqu'aux chevaux, tout étoit masqué.

Hercule dans un char triomphal ouvroit la marche, la tête ceinte de branches & de feuillages de peuplier; il étoit couvert de la peau du lion qu'il étrangla dans la forêt de Némée, & armé de sa massue. Tout ce qu'il venoit de soumettre à sa puissance le suivoit. On voyoit les Amazones, le géant Anthée, fils de la Terre, les Centaures, la biche aux cornes d'or & aux pieds d'airain, le sanglier qu'il terrassa sur la montagne d'Érimanthe, l'Hydre de Lerne aux têtes renaissantes, le dragon, gardien, des pommes d'or du jardin des Hespérides; enfin

tous les monſtres qu'il avoit vaincus dans les airs, ſur la terre & ſur l'onde, le ſuivoient enchaînés.

Après cette maſcarade, venoit celle d'Iphigénie, qui repréſentoit l'inſtant où Pilade & Oreſte arrivent en Tauride pour y être ſacrifiés. Ces deux victimes, couronnées de fleurs, les mains liées & attachées derriere le dos, étoient menées par des ſoldats au Roi Thoas, qui, la couronne en tête & le ſceptre à la main, marchoit pompeuſement dans un char magnifique, traîné par dix chevaux. Un cortege nombreux le ſuivoit à pied & à cheval, ainſi que pluſieurs chars ou étoient les principaux de ſa cour. A quelque diſtance, on voyoit venir Iphigénie vêtue de blanc, couronnée de fleurs, & couverte d'un voile; elle marchoit à l'autel des ſacrifices, accompagnée du grand-Prêtre & d'un grand nombre de femmes vêtues comme elle, portant dans les mains les inſtrumens du ſacrifice. L'appareil étoit ſi

vrai, si imposant, qu'on étoit transporté dans la Tauride, & qu'on trembloit pour les victimes.

Ensuite venoit la nôce de Thétis; vous savez que toutes les divinités de l'Olympe se trouvèrent à cette nôce. Les voici.

Un char de musiciens, élégamment costumés, ouvroit la marche & précédoit celui d'Apollon, où l'on voyoit en peinture & en sculpture tous les attributs de ce dieu. Il étoit traîné par quatre chevaux blancs, semblables à ceux qui conduisent le char du soleil. Le dieu des arts, couronné de laurier, jouoit de la lyre environné des Muses.

Après lui on voyoit arriver Vénus dans une conque d'or, traînée par dix chevaux blancs comme les cygnes qui la conduisent ordinairement, & dont le corps & les jambes étoient entrelassés de guirlandes de roses & de myrthes, avec des panaches, dont les plumes flottoient au gré des vents. La déesse des

Amours étoit accompagnée des trois Graces, & de son fils portant son arc, son carquois & son flambeau à la main. Plusieurs petits Amours aîlés, guidoient le char de la déesse; les Ris, les Jeux & les Plaisirs la suivoient; ils étoient représentés par un grouppe de petits enfans nuds, parés de guirlandes de fleurs, dont l'un posoit une couronne de roses sur la tête de la déesse.

Le char de Jupiter suivoit celui de sa fille; il étoit d'une magnificence digne du maître des dieux. Douze coursiers fiers, superbes & harnachés en brillans, le traînoient. Mercure le guidoit. Jupiter, ceint du diadême, le manteau royal sur les épaules, tenoit la foudre d'une main & le sceptre de l'autre. A ses pieds, on voyoit l'aigle aux aîles déployées, & à ses côtés la céleste Junon. Plusieurs autres chars où étoient les divinités du premier rang, suivoient le maître des dieux.

Venoient ensuite les divinités infer-

nales. On voyoit d'abord le dieu des enfers dans un char couleur de feu, orné de feſtons de cyprès. Dix chevaux couleur d'ébene, traînoient ce char funeſte. Ce dieu terrible, au viſage noir & lugubre, tenoit dans ſa main ſon ſceptre fourchu; on voyoit à ſes pieds l'effroyable Cerbere; il avoit d'un côté les trois Harpies & de l'autre la Reine des Ombres, inſpirant par ſes yeux hagards la terreur & l'épouvante. Les trois Furies, la tête hériſſée de couleuvres, des flambeaux & des ſerpens dans les mains, étoient à côté de la ſombre déeſſe. Toutes les divinités infernales ſuivoient.

Ouvrez-bien les yeux; voici Thétis avec tout l'éclat d'une déeſſe & d'une nouvelle mariée. Son char eſt une coquille d'or environnée de petits Amours. Au lieu de ſes dauphins, ce ſont douze chevaux, couleur de chair, preſque couleur de roſe, qui traînent ce char galant. Ils ſont parés de feuillages de la mer, de coraux, de perles, de

diamans, & leur tête eſt ombragée par un panache de plumes.

Thétis eſt vêtue de blanc, ſa chevelure & ſes vêtemens ſont ornés de brillans & des tréſors de ſon domaine, elle a d'un côté Pelée, & de l'autre le dieu de la mer, tenant en ſa main ſon trident. L'Hymen, aux cheveux blonds, couronné de roſes, ſon flambeau à la main, précede ſon char.

Les Néréïdes & les Tritons ſuivoient la déeſſe des ondes, ainſi qu'un cortege nombreux à pied, à cheval, & une grande quantité de muſiciens.

Suivons auſſi cette foule céleſte au théâtre de Saint-Charles, préparé pour la recevoir. Son éclat, ſa magnificence vous jettera dans le raviſſement; vous croirez être dans l'Olympe, & vous jouirez en même-tems de toute la gaieté & des frivoles plaiſirs des mortels.

Leur arrivée y excitoit un mouvement de folie & de gaieté très-piquant. Tous les ſpectateurs ſe rangeoient en

haie pour les voir paſſer. Le Roi & la Reine étoient auſſi dans la foule; toutes les loges étoient en mouvement, en agitation. Vous auriez ri avec moi de cette admiration burleſque, & vous auriez pourtant admiré.

Aprés avoir fait pluſieurs tours dans la ſalle en marche réglée, au ſon d'une muſique éclatante, tous ces dieux & déeſſes danſoient une contredanſe allégorique; mais ne voilà-t-il pas cette méchante Diſcorde qui vient interrompre la danſe & les plaiſirs?

Enfin, malgré la Diſcorde, la grandeur & la beauté du lieu, l'éclat éblouiſſant de dix mille lumieres répétées par les glaces qui tapiſſoient les loges, la variété, la vivacité des maſques, la magnificence de leur coſtume, les ſoupés qu'il y avoit dans chaque loge, tout en faiſoit un ſpectacle ſinguliérement brillant. C'étoit, en vérité, une magnifique folie.

Adieu; en voilà aſſez pour dérider

votre philofophie, & un peu trop pour amufer votre raifon.

LETTRE IV.

au même *Naples*, 21 *Février* 1781.

JE fuis devenue habitante de villes qui ne font plus; je vis depuis plufieurs jours dans des ruines fouterraines, au milieu des cataftrophes de la nature. Oh! combien de grandes & terribles chofes j'ai vues! j'ai parcouru le pays des dieux & des hommes, fameux en vertus & en crimes.

J'ai vû la nature dans le chaos de la naiffance & dans les convulfions de la mort. La voie qui y mene eft extraordinaire. On paffe par la fameufe grotte du Paufilippe; cette grotte eft percée dans le fein d'une haute montagne, & s'étend à un mille. Dans la largeur trois carroffes paffent à l'aife;

la voûte s'éleve à cent pieds de la terre. Quelques ouvertures au milieu du sommet, & celles de l'entrée & de la sortie, y répandent un foible crépuscule. On la prendroit pour le chemin où passent les ombres en allant au Champs-Elisées, qui en sont voisins.

En sortant de cette grotte, je suis entrée dans un joli vallon rond, environné de montagnes & rempli d'arbres entrelassés de guirlandes de vignes; il est coupé par le village de Pouzzol, que j'ai traversé; à l'extrémité j'ai trouvé une gorge fort resserrée, par où je suis arrivée au lac d'Agnano, dont l'aspect est délicieux & pittoresque. Il est entouré, en forme d'amphithéâtre, d'un cercle de vertes collines. Une belle allée de peupliers borde son rivage fleuri. On ne se douteroit guere en voyant ainsi sourire la nature, qu'elle eut jetté là dans un coin les germes de la mort. C'est au bord de ce lac, au pied de ces collines, qu'est cette curiosité meurtriere,

appellée la grotte du chien. C'eſt le domicile de la mort; elle y a établi ſa demeure perpétuelle : en y entrant ſon ſouffle envenimé tue, & l'on devient ſa proie dans l'inſtant. J'ai approché de cette funeſte grotte; j'ai jetté un regard épouvanté à travers ſon atmoſphere épais & bleuâtre. Une émotion triſte a ſaiſi mon ame. C'eſt donc ici, me diſois-je, l'extrémité de la vie? Si je fais un ſeul pas je ceſſe d'exiſter! Qu'eſt-ce donc que la vie!

On y a porté un chien qui y meurt quatre ou cinq fois par jour; il a été immobile après quelques minutes, & il expiroit dans les convulſions, ſi je ne l'euſſe fait ſortir promptement : on l'a jetté preſque ſans vie au bord du lac. Je l'ai cru mort; mais l'air naturel l'a d'abord rendu à la vie, & il eſt couru ſe plonger dans le lac.

Tout meurt dans cette grotte juſqu'à la lumiere. La redoutable ſouveraine qui l'habite veut les ténébres : elle aime

à porter ſes coups à travers les voiles ſombres de la nuit. On y a porté des flambeaux qui s'y ſont éteints tout de ſuite, ſans laiſſer ni bluettes, ni fumée, en les inclinant ſeulement vers la terre, car ſon ſouffle meurtrier ne s'éleve pas plus haut. J'ai voulu voir juſqu'où s'étendoit le domaine de la mort, & j'ai fait continuer l'expérience en portant la lumiere pas à pas, juſques au-dehors de la grotte. C'eſt-là que ſont ſes limites, & que s'arrête ſon funeſte pouvoir; mais elle en eſt fort jalouſe, & veut régner ſeule dans ſa ſombre demeure, car on y tireroit cent coups de piſtolet à un homme, qu'on ne le tueroit pas, & s'il y reſte une ſeule minute, il eſt mort.

Mais voyez comme la mort & la vie ſe touchent; à quelques pas de cette grotte, dans un petit bâtiment quarré, voûté & diviſé en pluſieurs pieces, une fumée brûlante, une vapeur humide & ſulfureuſe, redonnent la ſanté & la vie

à ceux qui ſont prêts à la perdre. C'eſt ce qu'on appelle les étuves de Saint-Janvier.

Les choſes extraordinaires ſe ſuccedent. Nous avons paſſé de ce lac à travers des montagnes blanchâtres, calcinées & créées par des volcans, dans une vallée reſſerrée, bordée de chaque côté d'arbuſtes fleuris, qui naiſſoient ſur les cendres aux pieds de ces montagnes. Quel contraſte ! la gaieté de la nature, en cet endroit, fait oublier les traces de ſes fureurs.

Après une promenade de deux heures dans ce vallon, je ſuis arrivée au pied des montagnes qui environnent ce gouffre embraſé, que l'on appelle *la ſolfatara*. Elles ſemblent être en convulſion. Il s'en exhale de tous côtés une épaiſſe fumée. Du pied d'une de ces montagnes, ſort & s'éleve avec impétuoſité une ſource d'eau bouillante, dont le bouillonnement intérieur fait un bruit ſemblable à des coups de canon conti-

nuels, que l'on entendroit dans le lointain, & ſe propage dans toute l'enceinte.

J'ai voulu grimper ſur ces montagnes calcinées, pour aller voir la bouche du volcan qui ſe trouve à leur extrémité; mais le bruit ſourd & épouvantable du bouillonnement des eaux; la noire fumée qui couvroit la cime des montagnes; la terre qui retentiſſoit ſourdement ſous mes pas; l'abſence des arbres, des plantes, des fleurs, des oiſeaux, tout arrêtoit mon courage. Je faiſois un pas en avant, un en arriere; je contemplois l'aſtre du jour pour me raſſurer & me diſtraire; mais l'aſpect terrible de la nature me glaçoit & me rendoit immobile.

Nous retournâmes ſur nos pas, & fûmes chercher nos voitures pour nous rendre à Pouzzol par une voie moins pénible; nous y arrivâmes par le chemin tracé au bord de la mer, que l'on trouve en ſortant de la grotte du Pauſilippe.

La nouvelle Pouzzol ſituée ſur le bord de la mer, s'eſt élevée ſur l'ancienne, fondée par les Grecs, dont l'imagination vive & riante ſe plût dans ces contrées que la nature deſſina en grand, & où elle mit toute la hardieſſe & la variété de ſon pinceau.

En voyant cette ville, on ne ſe douteroit guere qu'elle ait été le ſéjour de ces peuples aimables & des Romains qui la dominèrent enſuite. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une petite & meſquine ville, dont les habitans barbares n'ont d'autre induſtrie, d'autre reſſource que la pêche; mais de grandes ruines parlent encore de ſa magnificence, & font naître la triſte idée que tout périt.

La deſtruction, pour l'anéantir, ne s'eſt pas ſervi du tems qui eſt ſon agent ordinaire. Elle a eu recours aux élémens, bien plus actifs. Les feux des volcans, les eaux de la mer & les convulſions de la terre, ont fait diſparoître cette belle ville, dont quelques reſtes

s'apperçoivent encore ſous les ondes; d'autres ſont iſolés çà & là dans la campagne & dans la nouvelle ville.

Mais ne croyez pas que je faſſe ici l'antiquaire, & que je vous promene dans toutes ces belles ruines; je n'aurois pas même le mérite de la nouveauté. J'aime mieux vous peindre des idées, des ſentimens, que les choſes qui les font naître. Je vais pourtant vous conduire au milieu d'une place où vous verrez un piédeſtal de marbre blanc, dont les bas-reliefs repréſentent quatorze villes d'Aſie perſonnifiées, qui furent renverſées par un tremblement de terre & relevées par ordre de Tibere. La reconnoiſſance lui éleva une ſtatue, dont il ne reſte que ce piédeſtal: on lit ſous les pieds de chacune de ces figures le nom de la ville qu'elle repréſente.

Voici, ſur une autre place, une ſtatue romaine avec la toge, érigée à un Préteur & Augure dont j'ai oublié le nom: elle

elle regarde celle de St.-Janvier qui eſt vis-à-vis. Ces deux perſonnages ſemblent ſe meſurer & ſe dire beaucoup de choſes très-plaiſantes.

Le temple de Jupiter, conſacré à Auguſte, & profané encore par l'encens des idolâtres, eſt changé en cathédrale; la façade & l'intérieur en montrent les beaux reſtes dans les colonnes qui la ſoutiennent.

Montez au-deſſus de Pouzzol, vous y verrez l'ancien amphithéâtre; mais ſi fort culbuté, qu'il eſt impoſſible de juger de ſa premiere magnificence; on ne peut voir que ſa grandeur par la vaſte étendue de ſon enceinte. Il étoit de forme ronde. On voit encore ſous les corridors, ou galeries, les loges d'où ſortoient les bêtes féroces, pour dévorer les hommes qu'on leur livroit pour en amuſer d'autres, & les priſons ſouterraines où l'on mettoit les malheureux héros de ces horribles tragédies. On a élevé une petite chapelle à l'en-

trée de la prifon, où l'on croit que Saint-Janvier & fes compagnons attendoient cette mort barbare. Je fuis montée au-deffus de l'amphithéâtre pour voir le lieu de l'arêne; mais on n'en peut diftinguer que l'enceinte. Les ronces & les décombres la couvrent entierement.

A peu de diftance de l'amphithéâtre, j'ai trouvé un grand édifice fouterrain, efpèce de labyrhinte, compofé de plufieurs petites pieces qui fe communiquent. C'étoit un réfervoir auquel aboutiffoit l'aqueduc, dont on voit encore quelques reftes fur la montagne au-deffus de Pouzzol. On appelle ici cet édifice *Santo Camerelle*, car on fanctifie tout.

En defcendant au bas de Pouzzol, entre le port & la montagne, on trouve le temple de Sérapis : c'étoit un des plus beaux de l'antiquité. On apperçoit fa magnificence dans fes ruines, où les plus beaux marbres brillent encore.

Voulez-vous que je reconftruife cet

édifice? allons, relevons ces matériaux précieux, ces ruines éparses; mettons sur pied & en place le double rang de colonnes corinthiennes, & les statues de marbre qui l'environnoient. Posons au-dessus & autour des colonnes, cette superbe frise, qui soutiendra une coupole ouverte, comme celle du Panthéon de Rome. Plaçons à présent, au milieu du sanctuaire, la divinité du lieu; le voilà rélevé, entrez-y pour voir ce que le temps n'a pas encore détruit: vous trouverez sur pied plusieurs colonnes du péryštile, qui étoit l'entrée principale du Temple; vous serez surpris, en y entrant, de marcher sur un pavé de marbre blanc, qui semble sortir des mains de l'ouvrier. Au milieu du sanctuaire, vous verrez sur le pavé une piece de marbre ronde, travaillée à jour, par où s'écoûloit le sang des victimes: aux deux extrémités, des anneaux de bronze dans le pavé, auxquels on les attachoit pour les sacri-

crifier. Vous y verrez auffi les vafes de marbre blanc, où l'on mettoit les entrailles des victimes, & ceux qui fervoient à l'eau luftrale; vous trouverez encore autour du Temple, les cellules ou chapelles revêtues de marbre. A l'un des angles, le purificatoire environné de banquettes, les canneaux de marbre qui fervoient à laver les uftenfiles facrés, & ceux de bronze, qui apportoient l'eau.

Les colonnes, les ftatues qui environnoient ce temple, tout ce qui fervoit à fa décoration, a été employé à l'ornement du palais de Caferta; ainfi change fouvent d'objet la grandeur & la puiffance.

La maifon de Sylla étoit près de ce temple. C'eft fous ce beau ciel, c'eft dans cette riante contrée, que ce tyran farouche & de fang-froid, après avoir fait ruiffeler le fang humain, & abdiqué la dictature, vint fe repofer de fon pouvoir fanguinaire, & y refpira pourtant un air pur.

Le temple de Neptune étoit tout près de là. Ce ſouverain des eaux, ſortoit de ſon vaſte & majeſtueux empire, & venoit ſe repoſer ſur ces bords délicieux dans ſon temple, où l'on n'apperçoit parmi les ruines aucun veſtige de la demeure d'un Dieu.

Vis-à-vis, eſt celui de Diane, de forme ronde à l'intérieur, & quarré en dehors.

Au lieu de cette déeſſe, on y trouve des chevres & des vaches.

A côté du temple de Neptune, il y en avoit un autre dédié à l'Honneur. Le temps a fort bien fait de le détruire; car la divinité qu'on y révéroit, a fui pour toujours cette petite contrée.

En ſortant de Pouzzol par l'ancienne voie Campanienne, on arrive à la porte de l'antique ville, qui ne préſente plus que quelques ruines informes; en avançant on ſe trouve dans un chemin au milieu des tombeaux; j'ai cru me trouver dans le pays de la mort. Une petite porte & un petit eſcalier m'ont in-

troduite dans ces tombeaux, qui ſont de forme ronde, ou quarrée, entourés de petites niches, où l'on trouve encore dans quelques-unes l'urne Cinérere ; on y diſtingue celle du chef de la famille ; elle eſt plus grande que les autres & couronnée d'un fronton. Quelques-uns de ces tombeaux ſont ornés de petits bas-reliefs & d'arabeſques.

La Solfatara que j'ai retrouvée audeſſus de Pouzzol, ſur une de ces montagnes calcinées, s'annonce par les traces des ſes déſordres. Le chemin creux & eſcarpé qui y mene, eſt bordé de ruines antiques : on y voit par-tout le ravage de la deſtruction. Le foyer de ce volcan étoit renfermé dans une haute montagne, dont le ſommet fut emporté par une violente erruption, qui détruiſit la ville de Pouzzol & tous ſes environs. La Nature dut être bien irritée, lorſqu'elle fit ſauter en l'air une maſſe ſi énorme, & qu'elle répandit la terreur & la mort dans toute cette con-

trée ; il ne reste plus à présent que la circonférence de la montagne, dont la base offre l'aspect d'une plaine ovale, d'un mille de tour, où se trouve le foyer du volcan, éteint selon les naturalistes, & très-allumé, selon moi.

Cette plaine, formée par la destruction elle-même, est entourée en forme d'amphithéâtre des restes de la montagne, dont la base est de cendres mêlées de soufre, & le sommet couvert de plantes odoriférantes & d'arbustes fleuris. On voit par-tout sur ce cercle de montagnes, & dans la plaine, s'exhaler des tourbillons de fumée qui, rougeâtre, pendant la nuit, ressemblent à des tourbillons de flammes. Dans la plaine on voit çà & là de petits lacs ardens, d'où s'élevent de temps en temps une flamme subtile, & des étincelles bleuâtres & brillantes. Le plus grand jette des bouillons à une hauteur prodigieuse. En approchant de ces lacs, une fumée sulphureuse me suffoquoit ; la terre enflammée brûloit

mes pieds ; je les levois l'un après l'autre pour me ſoulager un inſtant & pouvoir approcher : un bruit ſourd & profond retentiſſoit ſous mes pas & dans toute l'enceinte ; je croyois être dans les domaines de Pluton ; à chaque inſtant la nature me crioit : Fuis, ſors de ces lieux.

En deſcendant au port, j'ai ſalué en paſſant les ruines de la maiſon de Cicéron. Je vous laiſſe au milieu de ces ruines vénérables pour paſſer la mer.

LETTRE V.

au même *Naples, 12 Mars 1781.*

NOUS nous ſommes embarqués au port de Pouzzol, tout près des ruines du pont de Caligula : ce ſont les arcades auxquelles tenoit ce fameux pont de bâteaux, qui avoit cinq milles de longueur, où cet inſenſé & barbare Empereur paſſa

trois fois en triomphe de Pouzzol à Bayes, en ſemant ſous ſes pas l'épouvante & la mort.

Nous avons traverſé la mer pour aller voir, autour du golfe, ces monumens fameux de l'antiquité, tant chantés par les poëtes : c'eſt une navigation délicieuſe. Le port de Pouzzol eſt environné d'un cercle de collines toujours vertes : on croit ſe promener ſur un lac, au milieu d'un beau jardin; mais en approchant au rivage, le charme ceſſe, en voyant que ce bel amphithéâtre de verdure, que cette fécondité, naiſſent des cendres & de la mort.

C'eſt dans ces climats, c'eſt au bord de cette mer que la Nature exerça toutes ſes fureurs; c'eſt le pays de la mort : elle s'eſt promenée avec ſa faulx meurtriere ſur ces contrées malheureuſes & coupables.

Ces campagnes *heureuſes*, ces contrées ſi fameuſes, dont le ciel, le climat, & la riante nature inſpirè-

rent aux poëtes d'en ſaire le théâtre des plus grandes ſcènes de la mythologie; cette belle partie de la Campanie, ſituée au bord de la mer, ſemée de villes ſuperbes & de maiſons de plaiſance habitées par les maîtres du monde, centre de leurs plaiſirs coupables, eſt changée en montagnes de cendres. On voit ſortir de ces cendres, & du fond de la mer, des débris de temples, de palais, d'arcs de triomphe, monumens d'un orgueil bien puni. Toute cette côte qui s'étend en amphithéâtre le long du rivage, eſt triſtement ornée de ces ruines majeſtueuſes.

Nous avons abordé tout près du Monte-nuovo, cette montagne qui fut créée dans un moment de colere qu'eût la Nature.

La nuit du 29 au 30 Septembre 1538, le ciel ſe couvrit d'épaiſſes ténebres; le tonnerre, la foudre, éclatoient de toute part; on entendoit dans les airs, dans la terre, & dans la mer

un mugiſſement effroyable , ſuivi de furieux tremblemens de terre qui ſe ſuccéderent pendant vingt-quatre heures. La terre s'entr'ouvrit, pluſieurs gouffres de feu vomirent dans les airs à une hauteur prodigieuſe, des tourbillons de flammes, de cendres, de pierres enflammées, & de noire fumée ; la mer recula du rivage ; tout offroit l'image de la deſtruction & de la mort ; enfin, au moment où la Nature étoit au plus fort de ſa colere, cette montagne s'éleva ſubitement, & fit diſparoître le lac Lucrin & le bourg de Tripergoli, qui reſtèrent ſous la nouvelle montagne. On voit encore à ſes pieds ſous les eaux de la mer, les ruines & les décombres de ce bourg : au milieu du Cratère, il y a une métairie. Cette terrible métamorphoſe ſe fit dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

De-là, nous avons traverſé un petit vallon tortueux, par un chemin bordé d'arbuſtes fleuris, qui nous a conduits

au bord du lac d'Averne, ce lac funeſte, dont les eaux vont ſe perdre dans l'Acheron qui en eſt voiſin; il eſt environné de montagnes couvertes d'arbres d'un feuillage ſombre; ſes eaux ſont d'un bleuâtre obſcur, ſon rivage, quoique ſemé de fleurs, fait naître de ſérieuſes penſées. Saiſie d'une ſainte horreur, j'ai cherché l'arbre du rameau d'or pour deſcendre dans le ſombre empire de Pluton; mais la forêt ſacrée, où naiſſoit cet arbre précieux, n'exiſte plus : on va aujourd'hui aux enfers avec moins de cérémonie. Je ſuis donc entrée dans le temple conſacré aux Dieux infernaux, qui eſt ſur les bords de l'Averne; j'ai approché de l'autel, & au lieu de ſacrifier une jeune *brebis noire & une géniſſe ſtérile* aux Dieux du ſombre empire, j'ai offert des fleurs au Dieu de la Curioſité, & je me ſuis miſe en marche pour les enfers, le long du rivage de l'Averne, où j'ai enfin trouvé la grotte de la Sybille, cet antre téné-

breux par où l'on descend dans le redoutable empire; j'y suis entrée avec un courage, une assurance au-dessus d'une simple mortelle. Deux hommes noirs, une torche à la main, me devançoient: on les auroit pris pour des esprits infernaux qui me frayoient la route du Tartare; je marchois en silence dans cette grotte obscure; en approchant du sanctuaire, l'horreur ténébreuse du lieu m'a saisie; il m'a semblé entendre la voix de la Sybille me crier: arrête, arrête, profane, que viens-tu faire en ces lieux? Cette voix, ces accens m'ont rendue immobile. Je suis sortie, lui promettant de différer mon voyage aux enfers; bien fâchée pourtant de revenir sur mes pas, car on y trouve, dit-on, très-bonne compagnie.

J'ai laissé-là l'Averne, & je me suis rembarqué pour suivre le rivage, qui m'offroit une grande scène pathétique, où je voyois l'orgueil humain anéanti. Je rêvois profondément dans ma barque,

contemplant le rivage, & je fus un inſtant philoſophe ; j'avois devant moi la ville de Bayes; cette ville fameuſe par ſon luxe, ſes plaiſirs, & ſa licence, & dont l'air & le climat faiſoient mourir la vertu : elle s'étendoit en amphithéâtre autour de la mer, juſqu'au ſommet des montagnes. On en apperçoit encore toute la forme ; ſes reſtes ſont ſuſpendus ſur les rochers au-deſſus des eaux.

A quelque diſtance du rivage, j'appercevois dans la mer, une rue ou chemin pavé en larges pierres, ſe dirigeant vers Miſène ; des fragmens de moſaïque, des colonnes & des chapiteaux renverſés : quelques-unes de ces ruines ſortoient du ſein des eaux, comme pour menacer l'orgueil & les tyrans.

Nous abordâmes à Tritoli, ſur la côte de Bayes, lieu fameux par les attentats de Néron. Là, au bord de ce rivage, ſont les ruines menaçantes de ſon palais, de ce palais, ſéjour du crime ; c'eſt-là que le monſtre invita ſa mere

à un feſtin de réconciliation, la nuit même qu'il devoit la faire périr; c'eſt au bord de ce rivage qu'il la reconduiſit après le repas, lui donnant tous les ſignes affectueux d'une vive tendreſſe à l'inſtant où il la faiſoit entrer dans le perfide vaiſſeau qui devoit s'entr'ouvrir au ſein des flots pour l'engloutir; & par ces perfides careſſes, il auroit mis le comble à ſon crime, ſi ce crime pouvoit être plus grand : cet horrible ſtratagême ayant manqué, Agrippine ſe ſauva à la nage; des barques venues à ſon ſecours, la menèrent à Baïlé, par le lac Lucrin, à ſa maiſon de campagne, qui étoit ſur cette côte, où la nuit même elle périt par les ordres du monſtre.

Mon ame ſe glaçoit d'horreur & d'effroi : mon eſprit s'obſcurciſſoit ſur ces bords funeſtes, où je voyois autour de moi la ſcène vivante du plus grand forfait.

Au bas de la montagne, ſur laquelle s'élevoit ce palais, ſont des grottes brû-

lantes, taillées dans le ſein même de la montagne; c'étoit ſans doute les bains délicieux qu'avoit Néron ſur cette côte; ils ſont diſtribués en pluſieurs petites étuves & galeries voûtées, où l'on paſſe de l'une à l'autre. La chaleur y eſt ſi forte, que les torches s'y éteignent & s'y fondent tout de ſuite, & l'eau y a un tel degré de chaleur, qu'il en ſort des traits de feu mêlés avec les bouillons.

Je me ſuis aviſée de vouloir pénétrer dans ces étuves brûlantes : au premier pas, j'ai été couverte de ſueur, & en avançant j'ai failli y étouffer; il faut ſe déshabiller & marcher à quatre pattes pour pénétrer juſqu'au foyer de la chaleur; je n'ai pas voulu faire la bête pour ſi peu de choſe, & je ſuis ſortie promptement.

De-là, en ſuivant la côte, nous arrivâmes à Bayes, ſituée au fond d'un golfe; le tour du golfe, les collines & les bords de la mer, ſont couverts de ruines impoſantes; on y voit celles des palais des

Céſars,

Césars, de Pompée, de Marius, & de Pison, où dans la conjuration d'Epicharis il avoit été résolu de tuer Néron, qui venoit y prendre les bains sans gardes & sans cortège.

Au bas du vallon, presqu'au bord de la mer, il y a trois temples dédiés à Diane, Mercure, & Vénus : ce dernier, fut consacré par César à Vénus Génitrix. Ces trois Divinités devoient recevoir des offrandes bien agréables sur un rivage si riant, si délicieux, où les plaisirs voltigeoient sans cesse & couroient en foule de toute part ; ils ne peuvent le quitter, car on voit encore dans le temple de Vénus, de petits amours se caresser.

Ces temples de forme élégante, sont des especes de rotondes, ornées de sculptures & de quelques peintures à fresque, presque effacées ; ils sont environnés de galeries ; on y voit le purificatoire ; mais leurs divinités ne les

habitent plus, car ils ſont entiérement dégradés.

Derriere le temple de Vénus eſt un grand édifice que l'on appelle ici les chambres de Vénus; il eſt compoſé de pluſieurs pieces rondes & quarrées, qui ſe communiquent; elles ſont ornées, comme les temples, de ſculptures & de bas-reliefs encadrés, d'un travail délicat & fini, dont quelques-uns font voir que cette Déeſſe préſidoit en ce lieu. Toutes ces ruines ſont entremêlées de beaux arbuſtes unis à des guirlandes de vigne.

J'ai pouſſé un peu loin la dévotion pour ces Divinités. Je me ſuis fait porter par un *Lazaron* à travers les marais & les décombres, qui ſont entre la mer & ces temples, pour en aller voir l'intérieur; j'ai été la plus courageuſe ou la plus curieuſe de ceux qui étoient avec moi, car ils ſont reſtés ſpectateurs ſur le rivage; je mourois de rire de tout

ce que me disoit mon *Lazaron* pour me rassurer; il me crioit : *corraggio, non abbia paura, non ce pericolo, risspondo di tutto, prega san Genaro, protetore delle donne*; mais les ruines chancelantes qui pendoient sur ma tête, me détournoient un peu de ses gentillesses.

Après avoir jetté un dernier regard sur les ruines informes des palais des Marius, des Pompées & des Césars, devenus le jouet des ondes, qui les repoussent & les couvrent à leur gré ; après avoir fait quelques réflexions que vous devinez sur cet imposant spectacle, nous laissâmes le golfe de Bayes, où la destruction est si éloquente ; nous fîmes le tour du Cap, & nous descendîmes à un petit port qui est au bas du village de Baülé.

Le tombeau d'Agrippine est au bord de ce rivage, dans la même position que l'indique Tacite : ce monument me glaçoit d'horreur & de pitié en le parcourant. La lueur des torches qui en

pénétroient les ténebres, y réfléchissoit une triste lumiere qui redoubloit l'horreur du lieu. Ce monument, d'un goût simple, est tel que devoit être un tombeau élevé par des esclaves, tremblans en rendant ce triste devoir à leur maîtresse. L'intérieur est pourtant orné de sculpture & de bas-reliefs encadrés d'un travail précieux; on y apperçoit même encore quelque vestige de peinture.

Près de ce tombeau, est celui d'Hortence, encore plus dégradé. On voit sur le rivage & sous les eaux de la mer, les ruines de sa maison de campagne.

Le village de Baïlé est bâti sur une colline; les maisonnettes & les cabanes qui le composent, sont construites des ruines & sur les ruines qui couvrent ces campagnes.

J'y ai vu un édifice souterrain, fort vaste, que l'on appelle les prisons de Néron; au-dessus & en dehors, sont quelques arcades voûtées & ouvertes, soutenues par des pilastres, sous les-

quelles eſt un eſcalier par où je ſuis deſcendue dans ce ſouterrain, diſtribué en plusieurs petites pieces voûtées, étroites, longues, eſpeces de cachots, à la ſuite les unes des autres; je craignois de m'égarer dans ce ſombre labyrinthe qui me ſembloit celui des ombres.

La forteresse de Baülé eſt bâtie ſur les ruines de celle qui appartenoit à Marius.

En ſuivant la côte, au-deſſus de ce village, j'ai traverſé un chemin bordé de tombeaux; je me ſuis apperçu là que j'approchois du ſéjour des ombres; je les évoquois pour m'apprendre le chemin des Champs-Éliſées; mais leurs cendres froides & inanimées, ſont reſtées immobiles dans les urnes, & m'ont laiſſé errer ſolitairement autour de ces tombeaux.

Je ſuis entrée dans pluſieurs; ils ſont de la même forme que ceux de Pouzzol; quelques-uns ſont ornés de bas-

reliefs & de peintures. Ce chemin des ombres m'a conduite au bord de l'Achéron, que les profanes Napolitains appellent le lac Fusaro ; ce fleuve redoutable, dont les ondes noires & agitées faisoient reculer les ombres. Là, j'ai cherché des yeux, j'ai appellé Caron pour me passer à l'autre bord du lac ; mais ce brutal & avare pilotte n'a pas paru ; je me suis donc acheminée le long de ce triste rivage, où j'ai rencontré quelques ombres gémissantes, qui m'ont demandé des secours. Après avoir marché quelques temps au bord de l'Achéron, je suis enfin arrivée aux Champs-Elisées, situés sur la pente douce d'une colline, qui s'étend jusqu'au bord de la mer ; lieu charmant, antique séjour des ombres heureuses : un ciel pur & sans nuage, un printems continuel, est le climat naturel de cette agréable contrée ; la terre y est sans cesse couverte de fleurs, & les oiseaux ne cessent d'y chanter ;

mais je n'y ai plus retrouvé ces belles prairies, arroſées par les eaux du Léthé, ni ces heureux bocages, ces délicieux vergers, ces bois de laurier odoriférant, & encore moins les ombres fortunées qui habitoient ces délicieuſes campagnes; je n'ai vû au lieu d'elles, autour de moi, que *la miſere & les pâles maladies* (1).

Je ſuis ſortie des Champs-Eliſées, m'arrachant malgré moi de ce lieu paiſible & charmant, & regrettant ſurtout de n'y avoir plus trouvé le fleuve ſacré du Léthé, où j'aurois bien voulu boire.

Je me ſuis acheminée vers le cap de Miſène; j'ai vû, chemin faiſant, un réſervoir ſous terre, qu'on appelle ici la piſcine merveilleuſe, vraiment merveilleuſe par ſa grandeur, ſa magnificence & ſon entiere conſervation.

---

(1) Les habitans de ces contrées ſont preſque tous hydropiques, à cauſe des lacs & des marais qui infectent l'air.

C'eſt un quarré long, formé par des arcades, dont la voûte eſt ſoutenue par quarante-huit pilaſtres : on y voit encore quelques veſtiges de bas-reliefs : on y deſcend par deux eſcaliers de marbre qui ont quarante marches, & dont l'un eſt encore praticable ; on tourne autour de la piſcine par une platte-forme, où, de diſtance en diſtance, ſont de larges degrés pour deſcendre au bord du canal & puiſer l'eau. Cet édifice a ce caractere de grandeur que les Romains imprimoient à tous leurs ouvrages.

Il fut conſtruit par ordre d'Agrippa, pour abreuver l'armée navale qu'il commandoit à Miſène.

De-là, je ſuis arrivée au promontoire de Miſène, lieu célebre par le tombeau de Miſène, fils d'Eole & compagnon d'Enée ; téméraire, qui oſa défier à la trompette les dieux de la mer, en faiſant retentir avec orgueil le rivage du ſon éclatant de ſon inſtrument ; il fut puni de ſon audace par [illegible] Triton,

premier

premier trompette de Neptune, qui oubliant qu'il étoit un dieu, fut jaloux, & le plongea dans les flots. Le superbe tombeau qu'Enée lui éleva sur cette montagne, lui a laissé son nom.

Au lieu de cette belle ville couverte de temples & de palais, on ne trouve qu'un triste & solitaire hameau; ses ruines sont éparses sur le rivage, au pied de la montagne; on y distingue celles d'un amphithéâtre, ou un fermier s'est logé, lui, ses vaches & ses chevaux; les corridors lui servent d'écurie.

On y voit encore quelques débris de la magnifique maison de campagne de Lucullus, où l'Empereur Tibere fut étouffé par ordre de Caligula, son neveu; on dit que cet amphithéâtre appartenoit à cette maison; mais pour le palais que les Empereurs avoient à Misène, on n'en voit aucun vestige.

J'ai cherché & j'ai trouvé quelques restes de la maison de Pline l'ancien. Il

commandoit à Misène la flotte romaine, lors de la fameuse éruption du Vésuve, qui ensévelit Herculanum & Pompeii. Il s'embarqua au port de Misène, & partit au plus fort de l'incendie, pour aller porter des secours aux villes & villages qui étoient autour de cette côte, affrontant la mer en fureur par les convulsions de la terre, la pluie de cendres de feu qui partoit du Vésuve, duquel il s'approchoit. Conservant dans ce terrible danger assez de force & de fermeté pour faire & dicter des observations savantes sur les divers phénomenes qu'il appercevoit; victime de son dévouement & de son courage, il fut étouffé au bord de la mer par la fumée sulphureuse, mort bien digne d'un si grand homme.

Sur ce promontoire, un magnifique tableau s'offre à la vue : on a devant soi une vaste mer, environnée d'un amphithéâtre formé par des villes, des villages, de belles campagnes & de

petites isles, qui semblent flottantes. Près de-là, est la mer Morte, cette mer que l'avide Caron traversoit sans cesse pour passer les Ombres aux enfers.

Avant de quitter ce rivage, j'ai voulu voir la fameuse ville où Enée aborda avec sa flotte en entrant en Italie, & le rocher ou Dédale, fuyant de l'isle de Créte, vint d'un seul vol reposer ses aîles. On voit encore sur ces bords, les ruines du superbe temple qu'il consacra à Apollon par reconnoissance : c'est encore la patrie de la Sybille, qui m'a fait tantôt un si mauvais accueil ; ce fut à Cumes que Tarquin le superbe, chassé du thrône du monde, vint chercher un asyle & un tombeau, on en voit encore quelques pierres ; Pétronne s'y fit ouvrir les veines après avoir écrit sa fameuse satyre.

Cette ville s'élevoit sur la colline, & s'étendoit en plaine au bord de la mer. Fameuse & libre long-temps par la sagesse de ses loix, elle se corrompit ensuite par son luxe, eut des tyrans & périt,

On y entre encore par un arc-de-triomphe de marbre, presqu'entiérement conservé. L'étendue de son enceinte, la grandeur & la majesté de ses ruines, rappellent la magnificence & le luxe de ses habitans.

En marchant au milieu de ces grandes ruines, je me suis rappellé avec un peu d'orgueil pour mon sexe, cette héroïne qui ayant délivrée Cumes du tyran qui vouloit l'asservir, ne voulut point d'autres récompenses, que le singulier triomphe de porter sur son dos le cadavre sanglant du tyran, dans toutes les rues de la ville, au milieu des acclamations de l'enthousiasme qu'inspiroit son courage & son héroïsme.

Que l'autre sexe, toujours orgueilleux & injuste à notre égard, nous refuse après ce trait, le courage, le génie & l'élévation de l'ame!

Sexe foible & timide, découragé sans cesse par l'adresse & l'artifice de celui qui veut le dominer, quand rempli-

rons-nous les vœux & l'intention de la Nature, en donnant à notre ame & à notre génie, toute leur force & leur étendue? Foulons avec un noble courage le préjugé ridicule & barbare, qui, pour nous asservir, nous cache & nous dérobe pour-ainsi-dire à nous-même, & rendons graces à la Nature, qui, en nous chargeant des emplois les plus touchants & les plus sacrés, nous départir le plus beau rôle dans la société; elle donna, il est vrai, la force physique à l'homme; mais notre sensibilité, notre délicatesse, notre douceur & nos graces, ont encore plus d'empire que cette force, & l'on peut dire que si l'homme joue le premier rôle dans le physique, nous avons le premier dans le moral.

Soyez assez généreux & assez juste pour ne pas m'en vouloir de ce que je viens de vous dire en faveur de mon sexe. Le génie doit être dépouillé de préjugés & des petites passions qu'enfante

la vanité, & vous ſavez d'ailleurs qu'il n'a aucun ſexe.

Pour me réconcilier avec vous, je vais vous conduire à deux tombeaux que je trouverai ſur mon chemin, en retournant à Naples : ce ſont ceux de Virgile & de Sannazar. Le tombeau de celui-ci eſt dans une égliſe, élevée ſur les ruines de la maiſon qu'avoit ce poëte au bord de la mer, dans une ſituation raviſſante; il eſt placé derriere le maître-autel. Ce monument d'une belle forme, eſt en marbre blanc. Sur une urne ſépulcrale, s'éleve le buſte du poëte couronné de laurier, deux Génies en pleurs l'accompagnent & lui font hommage de guirlandes de ciprès. Apollon & Minerve n'ont point abandonné le poëte, & ſont près de lui de chaque côté du tombeau. La ſuperſtition a écrit à leurs pieds les noms de David & de Judith; en voyant cette ſupercherie, j'ai dit tout bas, le dieu des Arts & la déeſſe de la Sageſſe ont

bien mal fait de se dépayser, car ils ne sont ici que deux aventuriers. Au-dessous de l'urne est un bas-relief, où l'on voit Neptune, Apollon, Pan & autres divinités qui inspiroient ce poëte.

La voûte au-dessus du tombeau, représente le Parnasse ; on y voit le cheval Pégase, & la Renommée qui pose une couronne sur la tête du poëte. Quelque jour il vous en arrivera autant.

Peu loin de cette Eglise, sur le penchant de la colline, au-dessus de la grotte du Pausilippe, est le tombeau de Virgile. Un sentier couvert de ronces & d'épines, est l'avenue de ce trésor, des paysans à demi-sauvages m'y ont conduite. Ces cendres augustes reposent dans un monument barbare ; la Nature a vengé le Génie de la barbarie ; ces cendres ont fait naître un laurier qui ombrage ce simple tombeau.

LETTRE VI.

au même, Naples, 15 Mars 1781.

VOus avez vu les ravages & les deſtructions des volcans de Pouzzol ; venez voir ceux du Véſuve. Je ſuis arrivée au pied de ce volcan ; mais la mort de la Nature, les traces de ſes fureurs, & le bouleverſement où je la voyois, tout cela a arrêté ma curioſité. Qu'aurois-je vû ? que vous aurois-je peint ? Une femme a bien mauvaiſe grace en peignant la Nature en colere, elle ne ſaiſit ſa reſſemblance qu'en peignant ſes douceurs & ſes charmes ; car le pinceau prend toujours la trempe de l'ame, & le coloris de l'imagination. J'ai donc laiſſé là le Véſuve pour aller voir ſes deſtructions ; jai commencé par la ville de Pompeii, ſituée ſur le penchant du

Véſuve; poſition qui prouve que l'inſtinct des animaux eſt bien plus utile à leur conſervation, que ne l'eſt la raiſon à la nôtre.

Je n'ai vu qu'une très-petite partie de cette malheureuſe ville ; le reſte n'eſt point encore découvert; l'eſprit napolitain n'eſt point curieux, & les excavations ſe font avec tant de lenteur, ſi peu d'ordre & tant de négligence, que cela fait pitié aux amateurs de la belle antiquité.

Je ſuis arrivée d'abord dans le quartier des ſoldats; il eſt à-peu-près dans ſon entier.

Ce camp, eſt une grande arène; d'un quarré long, entouré d'une colonnade, ou galerie couverte, qui communiquoit à de petites caſes qui exiſtent encore à l'entour, il y avoit deux étages à ces logemens; les caſes du ſecond étage aboutiſſoient à une petite galerie ſuſpendue ; toutes ces pieces étoient revêtues en ſtuc, peintes en arabeſ-

ques & pavées en mofaïques, & ne recevoient le jour que par la porte ou par une ouverture qui eft au-deffus. J'ai vu un grand logement qui devoit être celui du commandant ; quelques cafernes de foldats font remplies de décombres & d'offemens : auroit-il mieux vallu que cette deftruction eut été l'ouvrage du dieu de la guerre ! je crois que non, la nature ne connoît point la vengeance, & agit fans orgueil comme fans ambition, & d'ailleurs elle crée fouvent en paroiffant détruire. On a trouvé dans ce camp plufieurs fquélettes d'hommes & de chevaux ; un des chevaux étoit chargé d'effets précieux ; ceux qui l'avoit équippé ne penfoient guere qu'il dût faire un fi long voyage. En fouillant ce camp, on a trouvé plufieurs armures, un cafque, fur lequel eft gravé le fiege de Troyes parfaitement repréfenté, une trompette d'airain, d'une conftruction finguliere & très-curieufe : fix flûtes d'ivoire font

jointes à la partie inférieure & communiquent à la même embouchure; ces flûtes ne sont point percées & sont de diverses grosseurs; leurs différents sons réunis à celui de la trompette, devoient faire un instrument militaire très-éclatant, & propre à exciter la fureur des combats; on y voit encore la chaîne de bronze qui servoit à le porter.

En découvrant les prisons de ce camp, on y a vû les malheureux prisonniers encore dans les fers; quel spectacle! on diroit que la vengeance des hommes se perpétue, & s'étend au-delà même de l'anéantissement!

Le grand théâtre de Pompeii communiquoit au camp des soldats, ainsi qu'un autre petit théâtre qui terminoit ce camp, dont la colonnade semble avoir servi de péristile à ces deux théâtres. Je ne puis rien vous dire de la beauté de ces deux édifices, car ils sont presqu'entiérement couverts: avec la baguette

magique, je pourrois vous les faire voir.

Près de ce camp ſont les remparts de la ville; il y a encore une petite maiſon à trois étages avec une terraſſe qui donne ſur les remparts; en y entrant, j'ai été frappée par un objet bien pathétique : une malheureuſe victime de la cataſtrophe, étoit encore couchée à côté d'un bain, près d'un fourneau ſur un monceau de cendres, dans l'attitude d'une perſonne tombée à la renverſe. Quel ſpectacle attachant! je ne pouvois m'en arracher; il me ſembloit en m'éloignant de cet objet, que je quittois un être qui m'étoit cher. Tout près de cette petite maiſon, ſur le penchant d'une monticule, eſt un temple d'un ſtyle grec, on n'y voit plus qu'un autel & des chapiteaux renverſés. Peu loin de ce temple, eſt celui d'Iſis; il eſt d'une forme agréable; on apperçoit dans ſa conſtruction cette légéreté, cette

élégance que l'on admire dans les moindres édifices des anciens. Les colonnes que l'on y voit encore, les débris des frises & de divers ornemens, sont d'un goût précieux & annoncent sa magnificence : on y voit encore un autel & le purificatoire ; on y sacrifioit à l'instant fatal de l'éruption, sans doute pour calmer la colere céleste. Le temple étoit paré, les autels préparés pour les sacrifices; les prêtres vêtus d'une tunique blanche, de lin, la tête couronnée, marchoient à l'autel ; les sacrificateurs amenoient les victimes ornées de guirlandes, les vierges vêtues d'une robe blanche, couronnées de fleurs suivoient, offrant des fruits & des fleurs à la déesse..... à l'instant un déluge de feu & de cendres arrête ce cortege céleste, & anéantit l'idole, ses autels, son temple & la ville. Ainsi se joua la nature du culte insensé que les hommes rendoient aux dieux.

On a trouvé sur l'autel des sacrifices les squélettes des prêtres & des vic-

times, les cendres, les charbons & tous les uſtenſiles néceſſaires aux cérémonies du culte, comme vaſes pour l'eau luſtrale, pour recevoir les entrailles des victimes, lampes, candélabres, ſiſtres, inſtrumens des prêtres, des tables iſiaques. La ſtatue d'Iſis en marbre blanc de ſtyle égyptien, tenant dans la main une eſpece d'inſtrument ou clef, qu'on dit être celle des écluſes du Nil.

Pour nous, nous y avons fait un dîner fort gai, au lieu d'y faire des ſacrifices.

Nous avons marché quelque temps pour nous rendre à la ville, à travers les riantes campagnes qui la couvrent en partie. En penſant que ces campagnes s'étoient formées ſur les cendres & les décombres d'une ville qui eſſuya pareille cataſtrophe, tout le charme de la Nature diſparoiſſoit à mes yeux ; les arbres fleuris n'étoient plus pour moi que de ſombres cyprès ; la roſe, le jaſmin, que des fleurs triſtes & ſauvages ; le roſſi-

gnol & la fauvette qui voloient dans les airs, que des oiseaux funebres & de mauvais augure; enfin je ne voyois dans cette riante campagne, qu'une terre désolée & punie par la Nature.

On arrive à la ville par une place qui paroît avoir été décorée; elle aboutit à une rue longue, peu large, pavée de grandes pierres de lave avec deux trottoirs. Tous les édifices sont de si petite proportion, qu'il m'a semblé voir une ville en miniature.

Les maisons subsistent presqu'en entier, la partie supérieure a seule cédé. La construction de la plupart de ces maisons, consiste dans une cour, où regne un portique couvert, soutenu par des colonnes & qui introduit dans les pieces du rez-de-chaussée; ces pieces très-petites & presque toutes sans fenêtres, ne recevoient le jour que par la porte.

Je ne sais comment les habitans de ces contrées brûlantes, pouvoient résister à un tel climat, ainsi logés.

La plupart de ces pieces, sont pavées en mosaïques ; les plafonds sont peints, ainsi que les murs, ornés d'arabesques, dont les figures sont sveltes, élégantes, & d'un bizarre agréable.

Presque toutes les maisons ont des bains & des étuves, petites pieces d'une jolie forme, & ornées aussi de peintures.

Au bout de cette rue, est une grande porte qui devoit être une des entrées principales de la ville, & qui semble avoir été décorée, comme l'annoncent les fragmens qui sont par terre : on y voit deux bancs demi-circulaires ; sur l'un, on lit cette inscription : *C'est ici le lieu de la sépulture de la prêtresse Mammia, qui lui fut accordée à elle & à sa famille, par un décret des Décurions.*

Près de-là, est ce tombeau ; il étoit de forme ronde, décoré de colonnes & de statues de marbre. Les débris de sa magnificence, renversés au pied de

ce monument, ſemblent défier la mort même, & lui dire, que le temps auſſi puiſſant & auſſi inexorable qu'elle, ſait détruire ſes temples & ſes autels. Au centre de l'enceinte qui renferme ce tombeau eſt l'endroit où l'on brûloit les corps; on y voit les niches dans leſquelles on plaçoit l'urne Cinéraire. En face du tombeau, quatre figures ſortent de la terre, & paroiſſent ſur un mur; les traits de leur viſage expriment les différents caractères & les degrés de la douleur & du déſeſpoir. Cette idée enfantée par la douleur elle-même, eſt bien naturelle, bien énergique.

Sur la même voie, qui eſt la voie Appienne; on trouve une maiſon de campagne qui devoit appartenir à quelqu'un de diſtingué. Une cour environnée d'une galerie, un périſtile, un grand veſtibule, des bains élégamment décorés, les peintures gracieuſes dont les pieces ſont ornées, l'enceinte d'un grand jardin, où l'on voit çà & là, des dé-

bris de colonnes & de ſtatues, un air de magnificence qui n'eſt point effacé, tout y indique le rang du propriétaire.

Il y a dans cette maiſon un vaſte ſouterrain; j'y ſuis deſcendue, c'eſt une galerie voûtée qui regne autour de l'édifice. Tout le long du mur, de chaque côté, il y a de grands vaſes d'argille, enterrés preſqu'en entier dans les cendres & les ponces.

Au bas de l'eſcalier de ce ſouterrain, on a trouvé dans un coin à côté de la porte, vingt-ſept ſquélettes de femmes tapies & entaſſées les unes ſur les autres; l'empreinte & la forme de leurs corps & de leurs vêtemens, ſe voyoient encore moulés dans les cendres qui les enveloppèrent. Sans doute dans cette journée de terreur & d'effroi, ces triſtes victimes ſe réfugièrent dans ce ſouterrain pour s'y mettre à l'abri des ponces, des torrens de lave, & de la pluie de cendres & de feu que vomiſſoit le volcan, mais l'éruption fut ſi ſoudaine,

ſi terrible, qu'au lieu de ſauver leur vie, elle y trouverent une mort déplorable.

A quelque pas de cette maiſon de campagne, eſt un tombeau de forme quarrée & d'un genre ſimple, ſoutenu par deux colonnes corinthiennes; on y voit des faiſceaux de Licteurs.

En découvrant cette ville, des tableaux grands & épouvantables ont d'abord frappé les regards : pluſieurs ſquélettes conſervoient encore la forme humaine; les uns ſortoient précipitamment de leurs maiſons, d'autres y entroient, l'un tenoit encore une clef à la main pour ouvrir la porte, un autre un ſac ou étoient de l'argent, des médailles & des camées; on en a trouvé d'autres dans l'attitude de l'épouvante.

Quel grand & étonnant ſpectacle, ſi on avoit pu conſerver cette tragédie ſans la décompoſer! quelle forte & terrible illuſion de la voir dans le lieu même de la ſcène, dans l'inſtant, pour-ainſi-dire de l'action & dans la même atti-

tude où l'avoit laiſſée la cataſtrophe; la réſurrection de cette ville ainſi préſentée eut été le plus rare tréſor du monde, & une leçon de morale pour les hommes, bien éloquente & bien au deſſus des froides maximes de ſageſſe des philoſophes de nos jours.

En marchant en ſilence dans cette ville, mon ame s'attriſtoit de plus en plus, mon affliction étoit d'une nature ſi ſinguliere, que je ne ſaurois vous la peindre; la ſenſibilité eſt une grande magicienne; elle rapproche les les temps les plus éloignés, & nous fait voir & ſentir dans l'inſtant, les malheurs & les cataſtrophes de deux mille ans.

Savez-vous bien que j'ai pris une ſérieuſe paſſion pour les choſes qui n'exiſtent plus? elles me font ſentir le néant de tout ce qui exiſte. Qu'il ſeroit beau! qu'il ſeroit glorieux, en voyant les deſtructions de la nature, d'anéantir par l'eſprit & la raiſon toutes les fo-

lies des hommes, leur orgueil, leur folle ambition, leur puiſſance, leur fauſſe grandeur, leurs préjugés, & enfin de ne conſerver d'eux que la vertu & le génie! Si cela arrivoit, vous devriez être bien tranquille ſur votre entiere conſervation.

LETTRE VII.

au même, Naples, 20 Mars 1781.

En revenant de Pompeii, j'ai trouvé Herculanum ſur mon chemin; mais je ne puis vous décrire que ma terreur, & la métamorphoſe qui s'eſt faite en moi dans cette ville anéantie.

En y entrant, on a donné à chacun de nous une bougie. Des torches nous devançoient, & nous ſommes deſcendus ſous des voûtes noires & humides dans ces ſouterrains lugubres, à la pâle lueur des flambeaux, comme des ombres égarées.

En entrant dans cette ville ſouterraine, il m'a ſemblé ſortir de la nature; mon exiſtence a paru m'abandonner. Tranſportée, pour-ainſi-dire, dans un nouveau monde, tout a été changé pour moi, je n'étois plus le même être; je ne voyois plus; je ne ſentois plus de la même maniere; toutes mes ſenſations étoient nouvelles; je me trouvois, dans une ville qui n'étoit plus, environnée d'objets, qui me parloient fortement de la cataſtrophe qui l'avoit anéantie; le lugubre du lieu, l'air funeſte qu'on y reſpire, la triſte lueur des flambeaux qui pâliſſoit dans cette atmoſphere antique, chargé de noires vapeurs, la mort qui y parle à chaque pas, un profond ſentiment de pitié qui me faiſoit voir & ſentir cette effrayante cataſtrophe, comme ſi je venois d'en échapper, toutes ces ſenſations & ces ſentimens divers jettoient mon ame dans une terreur, une épouvante que ma raiſon ne pouvoit calmer; mes ſenſa-

tions étoient trop fortes pour elle ; elle n'étoit plus pour moi qu'une foible lumiere qui ne pouvoit m'éclairer ; mon ame étoit suffoquée ; un poids accablant l'oppressoit. Cette sensation étoit si forte, qu'elle me sembloit physique ; je n'ai pu résister plus long-temps à cette nouvelle & pénible existence ; il a fallu sortir. Lorsque j'ai revu le ciel, la terre, que j'ai respiré l'air, il m'a semblé retrouver la nature & la vie ; dans cette singuliere situation, je ne pensois plus, & encore moins pouvois je me rendre compte de mes sensations ; ma pensée fugitive, s'évaporoit d'abord, & je ne pouvois la saisir ; j'étois trop occupée de sentir ; lorsque j'ai été dehors, j'ai voulu m'en rendre compte ; mais il n'étoit plus temps, je me retrouvai dans mon état naturel, les objets qui m'avoient changée, avoient disparu. Je n'ai donc pu me retracer que l'espece de cahos où avoient été mon ame & mon esprit.

Ce changement d'exiſtence dans cette ville ſouterraine, m'a fait penſer que les lieux où nous nous trouvons, les objets qui nous environnent, donnent ſouvent à notre ame toutes ces modifications diverſes que nous éprouvons, & dont ſouvent nous cherchons la cauſe.

Pompeii ne fit qu'attriſter mon ame; mais Herculanum la fit mourir. Dans Pompeii, on voit briller le ſoleil, ce ſpectacle parle au cœur, & lui dit : Tu es encore dans la nature; mais en entrant dans Herculanum on croit en être ſorti.

Les cendres qui couvrent cette malheureuſe ville, ſoutiennent la ville de Portici; c'eſt pour l'empêcher de s'affaiſſer, qu'on a laiſſé là les fouilles, & recomblé les divers édifices qui avoient été découverts.

Quelle perte ! quel ſpectacle pour l'ame & pour l'eſprit, ſi l'on voyoit

ſortir

ſortir Herculanum de ſes cendres !

Si la ville de Portici m'appartenoit, je la ferois bien vîte diſparoître, pour voir Herculanum à ſa place.

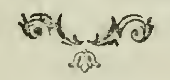
La magnificence des édifices qu'on a découverts dans cette ville, ſa régularité, ſes rues tirées au cordeau avec des trottoirs, dont une étoit bordée de chaque côté de colonnades, qui conduiſoient à deux temples ſuperbes, les beaux-arts réunis, tout atteſte que cette ville étoit une des plus belles de la Campanie. On n'y voit plus à préſent que le théâtre, grand, ſuperbe, majeſtueux. Les colonnes, les ſtatues de marbre & de bronze, les peintures qui le décoroient, parlent encore de ſa magnificence dans le Muſeum Herculanum. Sa forme eſt demi-circulaire, environnée de gradins en amphithéâtre; je l'ai parcouru dans la ſituation que je viens de vous peindre, pleine de terreur, tremblante, agitée, faiſant un pas en avant, un en arriere, & maudiſſant ma curioſité. J'avois le

bras du chevalier P. ....i, qui rioit de ma force & de ma foibleſſe. En le parcourant, je me le figurois en action, brillant, retentiſſant des applaudiſſemens de l'enthouſiaſme, à l'inſtant même de la cataſtrophe; l'effroi me glaçoit, la pitié devenoit en moi un ſentiment très-énergique; je ne ſais pourquoi notre imagination ſe plaît à nous tranſporter dans des lieux où notre ame ſe trouve ſi mal : cette inconſéquence eſt-elle dans nous, ou dans la nature?

J'ai parcouru les corridors, les gradins, l'avant-ſcène, l'orcheſtre, les chambres des acteurs; je ſuis montée au dernier ordre de gradins; par-tout je jettois un coup-d'œil effrayé, & fuyois avec précipitation; tout me faiſoit peur, mon ombre même, cependant vous connoiſſez mon courage. Etant ſur le théâtre, j'ai vu en l'air quelque choſe tomber ſur ma tête, j'ai jetté un cri; c'étoit un ſceau qui alloit chercher l'eau dans un puits qui eſt ſous le théâtre; c'eſt

en le creusant qu'on découvrit Herculanum. Dans cette ville souterraine, on entend le bruit & le mouvement de l'autre ville que l'on a sur la tête : rien n'est plus singulier que d'entendre rouler sur ces voûtes antiques les carrosses qui passent dans l'autre.

Portici, bâti sur les cendres d'une ville qui essuya pareille catastrophe, au bord du volcan qui la détruisit, sa vue menaçante, devroient enfin faire voir aux hommes que cette raison dont ils sont si fiers, n'est qu'un fantôme d'orgueil. Adieu, adieu, je finis, car je n'ai plus que des idées de deux mille ans passés.



LETTRE VIII.

Lyon, ce premier Octobre 1781.

A M***, à Marfeille.

M.

Qu'ai-je vu ! ciel ! quel tableau ! J'en fuis encore toute émue ; c'eft le facrifice d'Iphygénie par Jules-Romain : en l'admirant, des larmes couloient de mes yeux. Le facrificateur a déjà levé le poignard fur le fein de la victime, on voit dans toute fa contenance l'abandon de la vie ; fes bras pendans ont pris cette attitude que bientôt ils ne quitteront plus ; mais c'eft dans la tête fur-tout qu'on admire l'expreffion fublime de la douleur ; fon front livide conferve encore la noble candeur de l'innocence, fes yeux ont ce voile qui eft l'avant-coureur de la mort : à la paleur extrême ont fuccédé ces ombres

lugubres, qui enveloppent les traits d'un être mourant, ses lèvres ont cessé d'être pâles, la mort qui circule dans ses veines les a noircies par son souffle empoisonneur; enfin, la douleur, la terreur des approches de la mort sont si fortement exprimées dans la figure d'Iphygénie, qu'une partie de ce qu'elle souffre a passé dans mon ame, & j'allois crier au bourreau de frapper, pour finir son supplice & le mien.

Iphygénie est belle; mais sa beauté ne touche plus, elle afflige.

Je n'ai rien à vous dire des villes de la France que je viens de parcourir, un village d'Italie vaut mieux; c'est un air de chaumiere & de misere qui fait pitié; on n'est point dédommagé par les beautés de la nature, je la trouve un peu trop monotone, ce ne sont point ces délicieuses campagnes de l'Italie, qu'elle semble avoir pris plaisir de parer, & qui charment le voyageur, & le font rêver délicieusement; ce ne sont

que des plaines à perte de vue, qui me laiſſent toujours à ma place.

. Lyon eſt une belle ville, par ſa ſituation unique & raviſſante, le vert côteau qui l'entoure en amphithéâtre, tout animé de maiſons de campagne, la Saône & le Rhône qui, tantôt s'uniſſent, tantôt ſe ſéparent, & qui ſemblent en continuelle rivalité pour parer la ville & féconder la campagne, les points de vue variés & pittoreſques que préſente ce tableau, ſont vraiment enchanteurs.

Mais la ville ne répond pas à la beauté & au charme de ſa ſituation; l'intérieur eſt mal bâti, les rues en ſont étroites, ſans alignement, obſcures & ſales. Le quai du Rhône, la place de Belle-Cour & quelques édifices, ſont ſont les ſeules beautés de Lyon.

La magnificence de l'Hôtel-Dieu eſt édifiante & honore cette ville; le malheur, la ſouffrance, & la miſere peuvent ſe dire en y entrant : ici on reſpecte

l'infortune, puiſqu'on lui donne une hoſpitalité ſi honorable.

L'Hôtel-de-Ville, autre édifice magnifique, renferme pluſieurs monumens antiques; on y trouve ſur une table d'airain la harangue que l'empereur Claude fit au Sénat de Rome en faveur des Lyonnois, & un autel où l'on ſacrifioit à la déeſſe Cybelle.

On y voit l'embraſement de la ville, ſous l'empire de Néron, peint par Thomas Blanchet : on lit au bas de ce grand tableau le mot de Séneque ſur ce terrible événement.

Voulez-vous voir les reſtes de cette ancienne colonie Romaine? montez ſur le côteau qui environne la ville; vous trouverez les Minimes logés dans l'amphithéâtre où ces peuples s'aſſembloient; ces idolâtres ne ſe doutoient gueres qu'un jour des Minimes viendroient y occuper leur place.

Près de-là, on voit des reſtes d'a-

queducs & d'autres ruines informes, dont je ne devine pas l'origine.

La promenade de Perrache eſt un ouvrage digne des Romains; on a fait reculer l'indomptable Rhône pour élever à ſa place une ſuperbe allée de peupliers tous égaux, qui portent leurs têtes juſqu'aux nuées; on s'y promene l'eſpace d'un mille, ayant le Rhône d'un côté, la Saône de l'autre, qui coulent entre de belles prairies émaillées de fleurs, & un riant côteau qui s'éleve en amphithéâtre, tout ſemé d'habitations champêtres.

Lyon mériteroit une deſcription plus étendue, mais je n'ai pas le temps de vous la faire; je me ſuis dérobée un inſtant pour vous peindre mon enthouſiaſme pour ce rare tableau : j'ai tout quitté, & je ſuis venue toute émue en ſilence pour vous le décrire, crainte qu'en différant, ma tête & mon cœur ne ſe refroidiſſent. Prenez garde que l'abſence

ne produiſe cet effet ſur vous. Adieu, aimable ami. Soyez toujours coquet, toujours frivole, puiſque cela ne vous empêche pas d'être conſtant & profond quand vous le voulez.

LETTRE IX.

Marſeille, le 20 Novembre 1781.

A la Princeſſe, à Paris.

MADAME,

JE craignois bien que vous ne m'euſſiez oublié, & que ces promeſſes de m'écrire, ſur leſquelles je comptois, ne s'évanouiſſent dans de plus agréables occupations; mais la lettre que j'ai reçue depuis peu de jours de Paris, m'a fait le plus grand plaiſir; le génie élevé, & l'eſprit agréable qui y brillent d'un bout à l'autre, la rendent digne de vous, & je ne trouve en moi que le zele & l'admiration que vous m'avez toujours inſpirés, qui me la faſſent mériter. Le tableau que l'on pourroit faire d'après la deſ-

cription de celui d'Iphygénie, ne feroit fans doute pas moins beau que celui de Jules-Romain. *Ces ombres lugubres, qui enveloppent les traits de cette princeſſe, ces levres qui ont ceſſé d'être pâles, la mort qui circule dans ſes veines, les ayant déjà noircies par ſon ſouffle empoiſonneur*, nous donnent l'idée la plus vive & la plus énergique de ce chef-d'œuvre. Si l'image eſt ſur la toile, l'expreſſion eſt à vous, & c'eſt là une eſpece de création auſſi ſublime que celle du peintre. Vous avez, ſuivant l'art des grands maîtres (que vous avez plutôt devinés qu'étudiés) adouci ces images terribles, par vos réflexions ſur la perſonne chez laquelle vous avez vu cette peinture : elles portent un caractere ſi touchant & ſi aimable, qu'on voit bien que rien n'échappe à votre eſprit & à votre cœur.

Je n'ai point d'auſſi agréables deſcriptions à vous offrir; vous ſavez quelle miſere nous afflige: il me ſouvient d'ail-

leürs, il vous ſouvient peut-être auſſi, de mon infériorité, lorſque j'ai été aſſez hardi pour vouloir vous imiter; & ſi quelque trait heureux pouvoit me faire honneür, je vous en devrois l'hommage, puiſque c'eſt vous qui me l'inſpiriez. Mais quand j'aurois ſous les yeux & les tableaux des grands peintres, & les temples des Dieux à décrire, l'eſpoir de briller feroit ſans doute ſacrifié au deſir qui m'a agité & m'agite depuis votre départ, de ſavoir des nouvelles de vous & de tout ce qui eſt vous; c'eſt-à-dire, de votre époux, de votre ſanté, de vos plaiſirs & de vos occupations, & je regarderai toujours l'époque de ma vie la plus heureuſe, celle où le génie aſſez ſtérile que m'a donné la nature, prenoit une ſorte de vie & s'échauffoit aux rayons de tout celui qu'elle vous a prodigué, & qu'elle a uni à des vertus & à des graces dont il n'eſt pas toujours accompagné. J'attendrai donc, non ſans impatience, que vous entriez avec

moi dans quelques détails ſur ce qui vous regarde, ſur cette capitale ſi célebre, & ſur ſes habitans; tout cela ne m'intéreſſe cependant que par rapport à vous, vous pour qui mon enthouſiaſme ne doit ceſſer jamais, puiſque les raiſons de cet enthouſiaſme ne ſont fondées ſur rien qui ſoit fragile & ſujet à l'inconſtance.

Votre eſprit & votre ame ſont toujours en action, vous ne ſauriez voir aucun objet avec indifférence; & s'il n'a pas été poſſible de rendre agréable la route de Marſeille à Lyon, la comparaiſon de l'ennuyeuſe monotonie des chemins, avec les délicieuſes campagnes d'Italie l'a fait pardonner, puiſqu'elle nous vaut des ſouvenirs ſi agréablement exprimés : c'eſt une idée charmante que celle de la Saône & du Rhône, qui *tantôt s'uniſſent & tantôt ſe ſeparent, & qui ſemblent dans une continuelle rivalité pour parer la ville & féconder la campagne;* vous pourriez apprendre

aux Lyonnois à voir leur ville, & jamais vous ne l'auriez appris d'eux.

Nous possédons ici M. le Gros, qui doit laisser l'Opéra de Paris désert; la foule qui va l'entendre est inexprimable; je comprends bien que cela doit étonner une tête Italienne; j'ai osé lui trouver des défauts; mais livré à mon ignorance sur la musique, & sans espoir d'être soutenu par vos réflexions, je cede, & je ne suis plus qu'un mouton qui va avec les autres.

Voilà une lettre bien longue, Madame; j'ai payé des traits de feu & de génie par des raisonnemens qui ne sont pas de la même famille; je n'ai pas été cependant sans adresse, puisquej'ai trouvé le moyen d'embellir ma lettre par des citations de la vôtre; au reste je n'aspirerai jamais à la gloire de briller auprès de vous, je serai content de l'honneur de connoître ce qui vous rend supérieure à toutes les femmes; mon enthousiasme ne diminuera jamais, dus-

ſai-je ne vous pas croire entiérement ſur la coquetterie, car c'eſt l'attribut indélébile du ſexe, & ce défaut, ſi c'en eſt un, il faut le chérir & ne point penſer à le perdre.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Madame,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

S. V.

LETTRE X.

Bourgoin, ce 25 Novembre 1781.

A Madame***, à Lyon.

Madame,

J'ai encore le cœur tout malade de notre ſéparation; plus je m'éloigne, & plus je la ſens. Je ne vous dirai rien de notre reconnoiſſance, vous êtes trop délicate pour qu'on vous remercie; les ver-

tus que vous avez vous ſont ſi naturelles, qu'on doit en vous remercier la Nature de vous avoir formée ſi parfaite. Nous ne ceſſons de parler de vous & de votre époux ; nous répétons à chaque inſtant, qu'ils ſont honnêtes ! quels cœurs ils ont ! & vous êtes unis l'un & l'autre dans nos cœurs comme par l'Hymen.

Que je ſuis fâchée d'être partie hier ; un enfant qui vient de naître, empêche les chevaux de marcher. Je me ſuis levée à quatre heures du matin, & nous voici arrêtés dans le plus mauſſade endroit du monde ! N'eſt-ce pas bien piquant ? voilà un enfant (1) qui a bien peu de rapport avec l'amour, quoiqu'il ſoit né d'une mere auſſi belle ; l'un à des aîles & ne s'arrête jamais, l'autre ne veut pas ſeulement que l'on marche.

---

(1) C'étoit le Dauphin de France.

LETTRE XI.

Naples, 25 Mars 1782.

Au Préſident de l'Académie des Arcades à Rome.

LE grand luxe que la nature a déployé dans ces riantes contrées, ne peut me diſtraire de l'eſprit & du génie que j'ai laiſſés à Rome; ce ſouvenir me pourſuit, & m'a fait penſer ſouvent que ſi Rome n'eſt plus la premiere ville du monde par l'héroïſme & le courage, elle l'eſt encore par l'eſprit & le génie dont vous êtes le chef; & pour moi qui ai plus de ſenſibilité que de courage, j'aime bien mieux Rome moderne que Rome ancienne; car le peuple d'Apollon eſt bien plus aimable que celui de Mars.

Naples me ſemble le ſéjour que choiſit la Nature pour ſon domicile; elle ne

ne trouva plus rien à faire à Rome, & faisant un peu la mine aux hommes d'avoir voulu la surpasser, elle vint s'établir à Naples.

LETTRE XII.

Naples, 14 Février 1782.

Au Duc des G....... à Palerme.

Monsieur le Duc,

APRÈS avoir parcouru la plus belle partie de l'Europe, nous avons voulu voir aussi les bords heureux de la belle Parthénope, où la nature semble avoir prodigué tout son luxe. Tandis que l'hiver fait sentir ses rigueurs, que la neige & les frimats couvrent la terre, que les fleurs, les papillons & les oiseaux ont disparu, le printems & toute sa gaieté reguent dans ces contrées que la Nature favorise & effraie tour-à-tour

Il me ſemble que je reſpire plus à mon aiſe ſous ce beau ciel, & que j'y ai plus de vie. Si ce ciel, cette terre, cette mer pouvoient fixer l'inconſtance; ici finiroient tous les voyages, que je tâcherois alors d'oublier & non de décrire. Mais tous ces voyages, l'abſence, l'éloignement, ne m'ont point fait oublier l'aimable Duc des G.... le voiſinage rend ce ſouvenir plus agréable encore, & me fait deſirer d'avoir de ſes nouvelles.

Je vous envoie mon portrait, fait de la main de mon mari; il devroit être reſſemblant, car il m'a obſervée onze mois avant de prendre le pinceau; cependant vous n'y verrez que les exagérations de l'amour, qui, comme vous ſavez, fait embellir tout ce qu'il touche; mais vous les lui pardonnerez, j'en ſuis bien ſûre.

*PORTRAIT de la Princeſſe de G*** par ſon mari.*

Teofraſto, Plutarco, e la Brujere ſcriſ-

ſero de' caratteri che nulla intereſſavano la loro ſenſibilità. Aſſai meglio fecero i Tiziani, i Rafaeli, i Petrarca, i quali, o con magia ſeducente di colorito, o con morbida incantatrice freſchezza di ſtile, eternarono gli oggetti del loro amore. Sono Pittore anch' io ſono voſtro Spoſo, e credo che il più nobile e delizioſo uffizio della mia penna quello eſſer debba d'abbozzare alcuni lineamenti del voſtro volto non già, ma ſibbene del voſtro merito.

Una vivacità brillante accoppiata ad una dolcezza d'anima inſinuante ad un tratto e perſuaſiva: una imaginazion creatrice, che in ogni coſa facilmente ravviſa, e ſenza porci attenzione i contraſti più gai ad una ſagacità unita di ragionare, e ad un' altezza di genio atte entrambe ad afferrare i grandi raporti della natura, e le verità primordiali d'ogni maniera; ciò che alla di lei converſazione una dolcezza ſomminiſtra che ſoavemente trattiene, uno ſplen-

dore che abbaglia, un' energia che rapisce. Animata da tutto quel entusiasmo ch'é figlio delle piu belle virtù obbedisce ad una sensibllità che è pura, delicata e profonda. Un ammirazione di verace sentimento per le cose sublimi e grandi; e quinci la giusta conoscenza della propria grandezza, d'onde in lei non l'orgoglio nasce, ma la modestia. Diretta a coltivare le scienze avrebbe potuto girne del pari colle piu celebri donne; ed i depositari della gloria, i dispensatori della fama, i grandi scrittori l'avrebbono a ragione celebrata onor del suo sesso. Spinta da una rara e privilegiata organizzazione sentissi in petto un'instinto di somma grandezza, e quindi quella nobile fierezza, quella apparente noncuranza, di cui ben sovente seco stessa lagnavasi. Non conobbi nè miei viaggi altra donna già mai, ch'anima avesse più sublime, genio più felice, più pura virtù; un oggetto insomma in cui fosse così d'accordo il brio d'un' ama-

bilità sociale con l'augusta mai sempre semplicità della schietta natura. Posciache adunque la mia ragione fu in me la sovrana de' movimenti dell'anima; sarà per me sempre sì dolce oggetto l'idolo del mio cuore, la soavità de miei giorni, la portione piu cara e sensibile della mia gloria.

LETTRE XIII.

Naples, ce 16 Mars 1782.

Au même, à Palerme.

JE suis fort touchée, M. le Duc, de vos allarmes sur ma santé; elles me confirment toujours davantage dans l'idée que j'avois de la sensibilité de votre ame; mes maux sont opiniâtres, car le changement d'air, de climat & de lieu, n'a pu me soulager; de grands médecins ont été consultés; mais Esculape n'est selon moi qu'un aventurier

qui ſe donne pour un Dieu, & ne fit jamais de miracles.

Si l'Amitié avoit des aîles, je lui dirois de vous amener à Naples; mais elle n'en a point, & tant mieux, il vaut mieux qu'elle marche au lieu de voler. Que deviendroit donc le cœur, s'il falloit trembler auſſi pour elle! venez donc en marchant.

Je ſerois charmé que l'on vît ici dans le portrait que j'ai fait de vous, combien je ſuis habile à ſaiſir la reſſemblance.

Que vous êtes heureux, M. le Duc, de récréer votre philoſophie dans les jardins parfumés de la Sicile! qu'il eſt doux de ſe repoſer dans une agréable ſolitude des travaux pénibles du Gouvernement, & de ſe dire quelquefois: je me ſuis occupé du bonheur des hommes, & ſi j'ai travaillé pour des ingrats, je n'en ſuis pas moins heureux! Les plaiſirs champêtres, en nous rapprochant de la nature, ramenent l'ame à elle-même.

LETTRE XIV.

Naples, ce 31 Mars 1782.

Au même à Palerme, en lui recommandant un jeune Auteur.

HÉ QUOI! M. le Duc, vous allez traverſer les mers, vous allez affronter le redoutable écueil de Charybde & de Scylla, pour venir me voir! l'amitié a preſqu'autant de courage que l'amour, & a ſouvent avec lui bien d'autres reſſemblances: vous riez!

La joie que m'a donnée cette nouvelle, m'a entraînée hier au ſoir malgré moi dans le monde pour pouvoir en parler à quelqu'un, car nous aimons non-ſeulement à nous répéter ce qui nous fait plaiſir, mais nous voulons encore en parler aux autres. J'en ai donc parlé à la Ducheſſe de Montalbeau, dont la vivacité & le feu Sicilien contraſtent

fort avec l'indolence & la tiédeur des femmes Napolitaines. A propos des femmes Napolitaines, plusieurs d'entre elles s'assemblèrent il y a quelques jours dans un jardin, pour une chose très-sérieuse; il ne s'agissoit pas moins que de faire de vifs reproches à la Nature. La plus éloquente d'entre elles prit la parole, & lui dit : O Nature! quel est donc notre crime! avons-nous désobéi aux douces loix que tu nous imposes; ne sommes-nous pas les plus soumises, les plus obéissantes de tes sujettes? Lorsque tu nous parles, notre cœur docile & flexible ne va-t-il pas au-devant de ta douce voix? avoues que tu ne régnas jamais avec tant d'empire sur notre sexe; d'où vient donc ton indifférence & ton mépris pour nous? Hé quoi! toi qui, dans ces contrées, souris à tout ce qui respire, qui rends l'astre du jour plus brillant, l'aurore plus vermeille, le terrible élément calme & tranquille, la terre maîtresse de faire tout ce qu'elle veut;

toi

toi qui doubles le parfum des fleurs & leur donnes un coloris plus vif, plus agréable; toi enfin qui careſſes ici juſques aux animaux, & laiſſes prendre aux chevaux nos graces & notre coquetterie; n'es-tu donc fiere & dédaigneuſe qu'envers nous? Toute l'aſſemblée pénétrée de la force & du pathétique de ce diſcours, garda le ſilence, & moi qui me trouvois-là par hazard, je le rompis. Puiſque vous ne pouvez, leur dis-je, fléchir la Nature, tâchez au moins de vous paſſer d'elle.—Nous paſſer d'elle, & comment!—Ayez de l'eſprit.—Mais, dirent-elles, il faut encore avoir recours à la Nature, car c'eſt elle qui le donne & le diſtribue à ſon gré.—Ah! Meſdames, on voit bien que vous ne connoiſſez pas cette capitale, ſi célebre par ſa ſcience & ſon induſtrie; apprenez donc que dans cette ville magique, on ſait ſe faire un eſprit.—Ce que vous nous apprenez-la eſt incroyable; comment peut-on ſe faire un eſprit?—Vous ne connoiſſez pas, vous

dis-je, cette induſtrieuſe ville; que n'y fait-on pas! dequoi n'y vient-on pas à bout, & ſur-tout lorſque la mode commande? L'eſprit y étoit il y a quelque temps à la mode; tout le monde vouloit en avoir, on en cherchoit par-tout ſans pouvoir en trouver, car la Nature en eſt fort avare; enfin on parvint à ſe faire un eſprit & à ſe paſſer d'elle!— Apprenez-nous donc cet art précieux, ſi vous le connoiſſez!—Hélas! Meſdames, je l'ai étudié auſſi, mais j'ai perdu mon temps, mon imagination revêche ſe roidiſſoit à chaque leçon, & m'a forcé de renoncer à l'eſprit; mais il me vient une idée. Je connois un homme dont le génie ſe communique facilement, il pourroit faire votre affaire; de plus il eſt Romain, ces gens là ſont éternellement brouillés avec la Nature qu'ils ont toujours cherché à ſurpaſſer; je pars, je vais le trouver pour l'engager à vous donner des leçons d'eſprit.

J'ai réuſſi, M. le Duc, j'ai décidé

M. l'Abbé à ſe charger de cette tâche délicate; il vient de faire un petit ouvrage propre à ſon deſſein, & qui a pour titre, *Journal des Dames*; je m'empreſſe, M. le Duc, de vous envoyer cet ouvrage intéreſſant, en vous recommandant l'Auteur : c'eſt au génie à encourager les talens, & vous êtes fait pour en être le Mécène.



LETTRE XV.

Naples, 10 Août 1782.

A Madame de..... à Marſeille.

SI vous me boudez, vous avez bien raiſon, je me boude bien davantage d'avoir manqué à la promeſſe que je vous fis à Paris, en répondant à votre charmante lettre. Je pourrois bien vous dire que le bruyant & les diſſipations des capitales, les longs voyages & mes indiſpoſitions, m'ont privée d'un plaiſir qui devient un beſoin pour le cœur, dans l'abſence ; mais toutes ces raiſons ne ſont que des folies, dont l'amitié ne ſe contente pas & ... ne peut ſe juſtifier; j'ai donc tort, je l'avoue, & c'eſt de ce ſeul aveu que j'attends ma grace; j'aurois bien des choſes à vous dire ſi je n'avois à vous parler de vous-

même ; j'aime mieux ſatisfaire mon cœur que votre curioſité. Comment vous trouvez-vous de vos indiſpoſitions ? êtes-vous à la campagne, qu'y faites-vous ? comment ſe porte cette petite Déeſſe Flore & cette eſpiegle d'Emilie, qui doit avoir déjà jetté ſa poupée par la fenêtre, & cette digne mere qui fait ſes délices de la vertu ? Vous êtes bien heureuſe, ma chere Dame, vous vivez pour la Nature ; vous avez de quoi exercer toute votre ſenſibilité envers des êtres qui ſont votre ouvrage, & vous pouvez aimer autant que votre ame le demande ; je vous envie ce bonheur, car une mere tendre eſt le chef-d'œuvre de la nature en ſenſibilité.

Que vous avez bien fait de faire abandonner le ſervice à M. de...... ; voilà une guerre qui m'a l'air de durer long-temps. Si les ſouverains pouvoient ſentir les douleurs d'une mere, le déſeſpoir d'une épouſe, & enfin la déſolation que ce fléau d'orgueil & d'intérêt

jette dans les familles, peut-être ne feroient-ils plus la guerre; mais ces peres de famille, ces époux qui vont ainsi exposer leurs jours, ont bien plus, selon moi, d'inhumanité que de courage.

Que faites-vous de votre forte-piano? le mien est souvent en silence. Un autre goût, où je ne réussis pas mieux, m'a fait négliger celui de la musique. Un des plus grands chanteurs de l'Italie, vient cependant faire renaître ma foible voix; il faut bien chanter en Italie, car la musique y a pris la place de la pensée : en la parcourant j'éprouvois les mêmes regrets qu'en marchant en silence dans les décombres de ces villes abîmées, où je vais souvent rêver. L'Italie fait pleurer de regret, il faut aller rire à Paris : je le voudrois bien; mais il faut que j'aille avant pleurer encore en admirant Rome.

Naples est un beau théâtre, dont les acteurs sont encore médiocres, on tâche de les former; mais la nature & l'ha-

bitude ſont de terribles obſtacles à vaincre, ils céderont peut-être aux Génies & aux Graces qui s'en occupent.

Cette ville eſt très-intéreſſante par les phénomenes de la nature; mais l'homme n'y eſt pas ſon chef-d'œuvre.

Adieu, Madame; écrivez-moi bien vîte pour diſſiper la crainte où je ſuis de vous avoir refroidi par mon ſilence, & croyez que ni l'éloignement, ni les diſſipations, ni mêmes les vrais plaiſirs, ne pourront diſtraire un moment mon cœur de ſon attachement pour vous.



LETTRE XVI.

Lyon, le 1 Juillet 1783.

A un Abbé Napolitain, qui a une grande originalité de génie, & qui ſait allier beaucoup d'eſprit avec beaucoup de dévotion.

Caro Dom Benedetto.

JE ſuis partie de Naples avec un vif regret de vous quitter, & l'abſence ne ſauroit l'affoiblir. Je regretterai toujours ce Dom Benedetto, dont l'eſprit eſt ſi bien d'accord avec le cœur & ſes converſations, où il faiſoit des drames comiques ſans s'en douter, où on voyoit, d'après nature, les foibleſſes & les ridicules des hommes, & où l'on pouvoit ſe corriger en riant.

Si quelque jour nous nous rencontrons dans les Champs Elyſées, je vous dirai : Hé! bien, Dom Benedetto, avouez que

nous avions bien raiſon, lorſqu'à Naples nous combattions ces trois philoſophes qui vouloient nous ôter, à vous & à moi, l'eſpérance de nous revoir ici. (1) Où ſont à préſent ces philoſophes & les ſyſtêmes qu'ils avoient forgés, où ſont-ils ? Alors vous me répondrez, car vous ſerez bien plus inſtruit que moi dans les myſteres de l'éternité ; vous me répondrez : ah! ma chere ombre, les philoſophes & leurs ſyſtêmes ſe ſont diſſipés comme ſe diſſipent la roſée & les brouillards du matin à l'arrivée du ſoleil.

La cataſtrophe arrivée en Calabre m'a fait frémir, & me glace lorſque j'y penſe. Une ame ſenſible eſt déchirée en ſe repréſentant ces grandes ſcènes de la Nature, qui ſont les tragédies de l'humanité. Hélas! que de victimes aura fait cette révolution phyſique, ſi ſimple pour la Nature, & ſi extraordinaire pour les hommes! Que deviendront nos prétendus

(1) Nous combattions le matérialiſme; car il eſt encore permis de croire en Dieu.

philoſophes, ces eſprits-forts, qui croient en être les maîtres, en prenant ſi ſouvent pour elle les rêves de leurs cerveaux ! Que deviendroit leur caquet philoſophique, en voyant la terre trembler & s'entrouvrir, les villes diſparoître, les montagnes rentrer dans les abîmes, les rivieres s'arrêter, la mer immobile, ou ſe renverſant ſur elle-même, des ténébres horribles couvrant la terre, le ſoleil lui-même annonçant le deuil lugubre de la Nature, les animaux fuyant avec effroi une terre qui ne produit plus que des flammes & des cendres; enfin des milliers de victimes périr ſous les décombres; d'autres, la terreur dans le cœur, le regard égaré, s'attachant à la terre qui s'entrouvre, aux arbres vacillans, pouſſant les cris du déſeſpoir, & levant au ciel des mains tremblantes, en lui demandant leur pere, leur mere, leurs époux & leurs enfans expirans à leurs yeux ſous les ruines ! Que deviendroient ces philoſophes au milieu de pareilles cataſtrophes ! Ah !

la connoiſſance de leurs foibleſſes les feroit peut-être retourner à la nature, ils deviendroient hommes, & c'eſt alors qu'ils feroient vraiment philoſophes.

Je vous exhorte, Caro Dom Benedetto, à faire le tableau de cette grande cataſtrophe.

C'eſt à votre imagination pittoreſque, & à votre ame pleine d'énergie, à laiſſer à votre patrie ce monument de génie & de ſenſibilité ; vous êtes un peu ingrat envers la Nature, elle vous donna le génie, & vous n'en faites rien.

Dites au Chevalier Planelli, que les beaux eſprits de la France ne me feront jamais oublier ſon génie ; & au docteur Vario, que les médecins François me font deſirer de me bien porter, tandis que lui me faiſoit deſirer d'être toujours malade.

LETTRE XVII.

Lyon, ce 5 Août 1783.

Au Duc de B........

Monſieur le Duc,

JE vous ai boudé quelque tems ſur votre indifférence à notre départ de Naples, mais j'ai fait comme ces amans qui ſoupçonnent leurs maîtreſſes d'inconſtance, & qui oublient leur colere au moindre revers qui leur arrive.

Les malheurs arrivés dans votre patrie réveillent auſſi mon amitié pour vous, & me font deſirer d'avoir de vos nouvelles. Ce courroux, ces convulſions de la Nature, m'ont jetté dans la conſternation & l'abattement. L'ame peut-elle, ſans frémir, ſe repréſenter un ſi terrible tableau!

Hélas! au moment où je décrivois les cataſtrophes qui anéantirent il y a deux

mille ans les plus belles villes de la Campanie, les mêmes malheurs répétés aujourd'hui font trembler ma plume.

C'eſt à votre belle imagination, Monſieur le Duc, à faire le tableau des ſcènes qui ſe paſſent près de vous. Votre plume poétique, dont le coloris fin & délicat peint ſi agréablement la nature belle & paiſible, doit s'exercer aujourd'hui à la repréſenter dans toutes ſes fureurs. La poéſie eſt le peintre flatteur de la nature; ſon coloris, ſes nuances, ſon clair-obſcur nous la rendent toujours intéreſſante & nous charment, ſoit en nous peignant ſes charmes, ſes délices, ou en faiſant le tableau de ſes fureurs, & ſur-tout lorſque ſon pinceau eſt guidé par une imagination comme la vôtre, alors on la voit agir, on la devine même; car perſonne n'en ſaiſit mieux que vous la reſſemblance.

Adieu, Monſieur le Duc, ſoyez perſuadé que l'abſence ne ſauroit affoiblir mon amitié & mon admiration pour

l'Apollon de la belle Parthenope & surtout du Posylipe (1), terre poëtique où les cendres de Virgile fécondent les grands Poëtes.

LETTRE XVIII.

Lyon, le 19 Août 1783.

A la Reine de Naples.

Madame,

La bienveillance & l'estime dont votre majesté m'a honorée pendant mon séjour à Naples, me font espérer qu'elle recevra avec indulgence les hommages & les expressions de mon cœur; en apprenant le danger qu'elle a couru dans ses couches, je fus vivement allarmée, & mon ame pleine de perplexités me transporta à Naples; mais je fus con-

---

(1) La maison de campagne de ce seigneur est à côté du tombeau de Virgile.

ſolée & pénétrée de joie par le prompt rétabliſſement de Votre Majeſté. Dévouée comme je le ſuis à ſon auguſte Perſonne, combien ne dois-je pas bénir le ciel d'avoir préſervé de tous dangers une ſouveraine dont les jours ſont ſi précieux à ſon auguſte époux, & ſi néceſſaires au bonheur de ſes ſujets.

Cette grace eſt un préſage du bonheur que le ciel va répandre ſur vos états, dans les années qui vont ſuivre celle qui fut ſi orageuſe par la Nature (1). Daignez, Madame, agréer les expreſſions de cette vive reconnoiſſance & de cet inviolable attachement que je conſerverai toute ma vie pour une ſouveraine dont l'ame & le génie ſont au-deſſus de ſon rang même.

Je ſuis avec un profond reſpect, de votre majeſté, la très-humble & très-obéiſſante ſervante,

La Princeſſe de G.

---

(1) On veut parler des malheurs de la Calabre.

LETTRE XIX.

Paris, ce 1 Septembre 1783.

A Marſeille.

A M. de S. V.

AIMABLE de V***, que dites-vous de nos courſes vagabondes ? ne nous trouvez vous pas quelque rapport avec ce héros Troyen, iſſu du ſang des dieux, qui fuyoit un incendie, erroit de climats en climats, couroit les mers, bravoit les orages & les tempêtes, pour aller élever les murs d'une ville qui fut bien digne de ſon origine céleſte, & dont les ruines forment encore aujourd'hui la plus belle, la plus étonnante ville du monde ? Enée fuyoit l'incendie de Troye, ſa patrie, & cherchoit la gloire ; nous fuyons l'ennui & cherchons le génie, plus difficile à trouver que ne fut la fondation de Rome ; il étoit ſuperſtitieux, & prenoit ſouvent

ſouvent des effets naturels pour des préſages divins ; nous prenons ſouvent auſſi l'eſprit pour la raiſon.

Dans le ſein de la frivolité, de la nouveauté, je ne m'intéreſſe qu'aux choſes & aux hommes de deux mille ans paſſés ; quoique ces hommes ſoient auſſi loin de nous par le génie que par les ſiécles, je les comprends encore mieux, & je me familiariſe plus aiſément avec eux qu'avec ceux de nos jours ; il me ſemble, en les liſant, que mon imagination ſort des ténébres où elle ſe cachoit, n'oſant paroître crainte d'être ridicule. Ces génies extraordinaires m'élevent & m'enchantent ; je n'aurois jamais cru que l'enthouſiaſme, qui ne frappe que l'imagination, & qui n'a aucun rapport avec l'ame, pût l'émouvoir. En liſant ces grands génies, j'éprouve cette eſpece de miracle, & mon imagination devient auſſi ſenſible que mon cœur.

Les hiſtoriens m'ont fait chercher les poëtes que je trouve plus extraordinaires

encore ; je regrette toujours, en les lisant, de n'avoir pas plutôt vécu en si bonne compagnie, & je leur promets bien de ne plus vivre qu'avec eux ; je suis bien jalouse de tout ce que je perds en les lisant dans une langue qui n'est pas la leur; cette transplantation doit faire évaporer une partie du parfum de ces belles fleurs, & les traducteurs auxquels il faudroit votre goût & les rapports que vous avez avec ces belles têtes, doivent encore cacher leur génie, semblables à ces épais nuages qui dérobent les rayons du soleil. Enfin, malgré tout ce que je perds, ces hommes me semblent des dieux auprès des hommes de nos jours.

Ce que je vous ai appris dans ma derniere lettre, est bien flatteur & bien brillant; mais les épais brouillards qui roulent sur ma tête & qui me cachent le soleil, le froid qui se fait déjà sentir dans une saison rivale du printems, l'humidité si contraire à mes maux, la noire & infecte saleté des rues, dont mes sens

ſont affectés ſi déſagréablement, le bruit, le cahos qui me diſtrait à chaque inſtant de moi-même, le froid égoïſme que je rencontre ici par-tout, qui glace mon ame, & l'avertit de ne rien aimer; enfin lorſque je compare tout cela à une belle ſolitude champêtre, où je verrois tous les jours le ſoleil à travers les feuillages d'un boſquet, aux fleurs que je ne vois jamais ſans ſourire, au doux murmure d'un ruiſſeau qui me feroit naître plus d'idées que tous les beaux eſprits modernes, à la molle & tendre mélodie des oiſeaux à la pointe du jour, dont l'indiſcrétion eſt ſi aimable; enfin à un beau ciel pur & ſerein, ſous lequel la penſée naît ſi facilement; je deviens malgré moi philoſophe, & je préfere les charmes tranquilles de la Nature à la fumée étourdiſſante des Cours.

Je regrette pourtant un peu le brillant de Naples, bien différent de celui de Paris, qui eſt preſque toujours caché; beaucoup ſon climat, & encore plus ſa

ſituation, qui parloit ſans ceſſe à mon imagination, & la réveilloit du ſommeil preſque léthargique où la plongent les habitans.

J'ai parcouru avec un nouvel enthouſiaſme l'ancienne capitale du monde, tout y eſt beau, tout y eſt grand; il ſemble que les cendres qu'on y foule inſpirent & demandent toujours de grandes choſes. Par certains apperçus dans les traits, dans la phyſionomie, j'ai reconnu ce peuple qui commanda le monde, mais il a changé de nature, c'eſt une eſpece de métempſycoſe.

En admirant à Saint-Pierre le mauſolée de la Reine Chriſtine, pleine d'enthouſiaſme pour les grands objets qui m'environnoient dans ce temple extraordinaire, je dis : Cette Reine a bien fait de laiſſer là ſa couronne pour les arts; une couronne n'eſt qu'une belle coëffure qui trop ſouvent ne pare que les cheveux, le beaux-arts ſont la parure de l'eſprit. J'avois avec moi deux philoſophes, qui,

à la mine, ne me semblerent pas trop de cet avis, & je me rappellois alors une des jolies choses que je vous ai souvent entendu dire, pleine d'esprit & de vérité, *qu'il n'y a rien de moins philosophe qu'un philosophe.*

En voyant les beaux-arts dans une si grande magnificence, & le néant de ses habitans, Rome me sembloit un superbe mausolée. En la parcourant, j'ai tâché de peindre l'impression vive, forte & sensible, que me faisoient tous les objets que j'appercevois en silence avec une sorte de vénération. Mais je n'ai pu rendre qu'une foible partie de ce que je sentois, mon admiration, sans relâche, avoit fatigué mon imagination, & je n'ai peint que foiblement ce qui m'avoit fortement frappée.

Mon esprit a été plus heureux à Naples; la Nature, sous tant d'aspects différens dans ces riantes contrées, les habitans si négligés d'elle, les contrastes qui me frappoient, avoient exalté mon ima-

gination; enfin mon esprit s'est réveillé du sein de la léthargie, il a fait comme ces ames fortes, dont la vertu se perfectionne & devient plus énergique dans le sein du vice; mais en entrant quelquefois le soir dans la brillante assemblée dont je vous ai parlé; il me fuyoit dans l'instant, & le lendemain, lorsque je reprenois la plume, j'étois effrayée de la contagion de la veille; alors pour le rappeller, je contemplois la Nature si étonnante dans ces contrées, & dont l'aspect, comme je l'ai souvent éprouvé, remet le cœur & l'esprit dans leur état naturel; c'est dans ces momens de contemplation que mon imagination, voltigeant & s'arrêtant sur les différens objets de la Nature, comme un papillon sur les fleurs, j'étois frappée de son plus beau spectacle (1), & le sommeil ne pouvoit plus fermer mes yeux: c'est peut-être cette occupation, un peu trop

(1) Le lever du Soleil.

forte pour ma foiblesse, qui a fait faire quelques progrès à mes maux, & a fait souvent envoyer mon esprit au diable par un homme qui aime mieux mon corps; mais que voulez-vous que je vous dise de cette indifférence de moi même? Je me suis mis dans la tête que ce que nous pouvons devenir après la mort, vaut encore mieux que ce que nous sommes pendant la vie, & cette chimere me poursuit; cette foiblesse (si c'en est une) est bien plus pardonnable dans le cerveau d'une femme, que dans la tête de ces graves personnages que l'on appelle philosophes, & qui en sont possédés.

Croiriez-vous que dans la patrie de la musique, avec le plus grand chanteur de l'Italie, qui venoit faire renaître mon goût pour cet art charmant qui fit si long-tems mes délices, je l'ai presque abandonné; je crois pourtant que lorsque nous changeons, ce n'est pas toujours par inconstance; ne seroit-ce pas notre ame qui, par un instinct heureux,

nous entraîne vers l'objet qui lui convient mieux !

Je regrette pourtant ma passion pour la musique, elle n'agite ni le cœur ni l'esprit, & elle calme les autres passions; c'est celle des ames heureuses, on le voit dans la Nature: lorsque les oiseaux chantent, ils sont heureux, on n'entend jamais leurs chants lorsqu'ils souffrent ou qu'ils sont malades. Mon mari me gronde souvent de cette prétendue inconstance, à laquelle il me condamne lui-même par les continuels changemens de lieu, & je lui promets de recommencer mon ramage à la premiere coquetterie de mon esprit; j'ai pourtant rendu hommage à cet art charmant, en faisant l'éloge du plus beau génie musical qu'ait produit l'Italie, & dont j'ai étudié à Naples les productions vraiment étonnantes : vous lirez cet éloge dans mes lettres sur Naples que j'ai laissées là dans un moment de verve, car il fallut partir. La même chose m'est arrivée à Rome,

Rome où j'ai écrit à la hâte ; & pour ne pas laisser refroidir mon ame par mon imagination & par mes sens, je peignois souvent les objets dans les lieux mêmes, & dans l'instant qu'ils me frappoient ; mais depuis, je suis un oiseau qui n'est jamais sur la même branche, les voyages nous éloignent un peu trop de nous-mêmes.

En quittant Rome, nous parcourûmes la Toscane ; je voulus m'arrêter quelque tems à Florence pour y admirer de nouveau cette fameuse galerie qui est le temple des beaux-arts ; là, mon imagination étoit trop occupée, & je ne pouvois l'arrêter. La même chose, à-peu-près m'est arrivé à Gênes ; à Lyon, elle obéit aux loix de la Nature, elle m'échappa, s'envola dans les brouillards, & je ne la vis plus ; ici elle est étourdie, frivole, turbulente, & je ne sais que faire d'elle.

J'ai suivi vos conseils ; je me suis livrée dans ce petit ouvrage à mon na-

turel, ſans même le corriger. J'ai peint les objets comme je les voyois moi-même; & d'après les ſenſations qu'ils me faiſoient, je n'ai employé que le ſtyle de mon ame; les anciens me prouvent que c'eſt le ſeul qui ſoit vrai & qui perſuade; il n'appartient qu'au cœur de parler au cœur, & jamais l'eſprit, avec tout ſon artifice ne perſuada que lui même; quelquefois pourtant j'ai recours à lui pour arrêter les élans d'une ame que la ſolitude a laiſſée à-peu-près telle que la fit la nature.

En parcourant dans mon dernier voyage en Italie, les mêmes lieux que j'avois décrits, je trouvois en reliſant mes lettres, mes penſées bien foibles, en les comparant à ce que j'éprouvois en revoyant les mêmes objets. C'étoit alors mon premier eſſai, & j'étois bien neuve dans l'art de peindre mes idées & mes ſentimens; j'ai donc preſque refait à Naples ce que je vous avois envoyé d'imparfait. Je vous enverrai ce petit

ouvrage ; c'eſt une confidence de l'amitié qu'il ne faut pas qu'elle divulgue ; vous êtes le confeſſeur de mon eſprit, il ne rougit point de vous dire ſes péccadilles, car vous avez pour lui la manche large, & vous lui donnez aiſément l'abſolution.

Ne ſuis-je pas une bonne femme, de m'amuſer à parler des fleurs, des arbres, des ſtatues, des tableaux & des pierres ? Je ferois pitié aux femmes ſavantes de Paris, qui étudient le corps humain (1). Tandis que je ne m'occupe que de fadaiſes, je crains bien qu'on ne me diſe un jour ce qu'un Cardinal diſoit à l'Arioſte, & que ma coëffe m'empêche de vous répéter.

Vous voulez ſavoir ſi la beauté de la Reine de France n'eſt pas exagérée par l'illuſion que donne ſon rang : non, elle a vraiment les caractères de la beau-

(1) On veut parler de l'anatomie.

té, des yeux comme Minerve, belle coupe de visage, teint de lys mêlé de roses, les airs de tête pleins de grace & de majesté, tout le reste de la figure répond à la tête. J'eus l'honneur, il y a quelques jours, de lui faire ma cour; je fus admise dans son boudoir; la Reine me fit asseoir auprès d'elle, & m'entretint avec bonté; je lui ai trouvé cette amabilité, accompagnée de cette politesse exquise qui sont *la fleur du trône*; je me pare de vos expressions.

Adieu, ne soyez pas si long-tems en silence; pour moi, je vous écris souvent lorsque vous êtes plongé dans le sommeil, car mon esprit n'est à son aise qu'avec le vôtre, & je lui laisse volontiers cette habitude.



LETTRE XXI.

Marſeille, ce 5 Septembre 1784.

Réponſe à la précédente.

MADAME,

IL n'eſt pas aiſé de vous peindre le plaiſir que m'a fait la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Je craignois que votre ſilence n'eut point de fin, & je me voyois privé avec beaucoup de douleur d'une correſpondance auſſi aimable & auſſi flatteuſe que la vôtre.

L'enthouſiaſme avec lequel vous me parlez des Auteurs anciens, & ſur-tout des Poëtes, leur eſt bien dû; ce ſont, depuis long-tems, mes amis, mes compagnons, mes conſolateurs; ce ſont eux qui nous font connoître la nature belle & ſans fard, mais non pas ſans ornement; car ils l'ont parée de toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible. C'eſt avec beaucoup de vérité & beaucoup

d'esprit que vous vous exprimez, lorsque vous craignez que les traductions ne laissent évaporer une partie du parfum de ces belles fleurs; si vous saviez la langue de ces hommes divins, votre admiration n'auroit point de bornes; tout ce que vous dites là dessus est enchanteur, & la réflexion qui vous rend étonnée de l'enthousiasme qui n'a aucun rapport avec l'ame, est exquise. Mais il y a dans le composé de l'homme des liens & des rapports qui peuvent rendre raison de votre surprise. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les traductions françoises sont presque toutes mauvaises, mais le génie vous a aidée à voir le fond excellent des ouvrages, & vous a rendu indulgente sur la forme barbare qu'ont donné les traducteurs à ces chefs-d'œuvre. Les Italiens ont été beaucoup plus heureux que nous à cet égard, presque tous les Poëtes ont leurs traducteurs de main de maître, & l'idée que vous en prendriez chez eux, seroit

plus juste que celles que les nôtres peuvent donner. Mais la gloire des anciens ne doit point nous faire négliger celle des modernes ; votre Italie sur-tout est très-riche en grands Poëtes, on ne se lasse point de les lire, & toujours avec un nouveau plaisir & une nouvelle admiration ; le Dante, le Tasse & l'Arioste, sont immortels, & sur-tout Pétrarque, qui a fait de l'amour un être essentiel & divin : c'est le triomphe du sentiment & le sublime de la belle, de la touchante poësie ; il n'y a pas chez lui un mot qui ait vieilli, pas une pensée qui ne soit d'un esprit profond, pas un sentiment qui ne soit de l'ame la plus noble, la plus tendre, la plus épurée ; on peut dire qu'il embellit la Nature, pour la mettre aux pieds de la belle Laure, & pour la faire triompher. Lisez tout cela, Princesse, & vous serez peut-être fâchée d'avoir négligé des richesses & des trésors que vous aviez près de vous. La langue Italienne est, à ce que je crois,

de toutes les langues modernes, la plus susceptible de ce beau coloris, qui fait de la poësie le langage des Dieux; l'imagination sensible des Italiens a fort aidé à la perfectionner; mais depuis longtems le mauvais goût a remplacé ce jugement exquis de leur modele, & quoiqu'il y ait peut être trop de hardiesse à juger de ce que je n'ai point approfondi, il est pourtant très-sûr qu'il n'y a aucun Poëte actuellement qui ait une réputation qui franchisse les Alpes; mais comme vous craignez que les dames ne vous reprochent la solidité de vos occupations, je dois redouter que vous ne frondiez la pesanteur de mes dissertations; je vous parle avec éloge d'un pays que vous aimez, & j'ai par-là des droits à votre indulgence.

Vous parlez de la capitale du monde d'une maniere digne d'elle, c'est tout ce que je puis dire de la sublimité & de la grandeur de cette Rome qui vous semble un superbe mausolée, par la

grande magnificence où on y voit les beaux-arts, & par le néant de ses habitans. C'est la pensée d'une personne digne d'être née dans ces beaux tems que vous regrettez, & sur cette terre que vous admirez. Je ne sais point si votre tête a été accablée par les objets qui excitoient votre enthousiasme, mais ce désordre & cet épuisement n'est point passé dans votre écrit, qui a toute la force & toute l'énergie qu'on peut desirer, quand on parle de Rome. Connoissant pourtant la vivacité de votre imagination, qui, par la vue des grands objets, s'enflamme & s'exalte, je ne suis point surpris que votre sommeil ait souvent été interrompu; ce sont de belles insomnies, Madame, & c'est-là une maladie de l'esprit & de la jeunesse, qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir. Si je voulois vous louer sur tout ce que je trouve d'étonnant & d'admirable dans votre lettre, il faudroit la transcrire entierement; mais ce que vous

dites de ce que vous penſez devenir après la mort, a toujours été l'heureuſe chimere des grands eſprits, & vos expreſſions ſont toujours neuves & originales.

Vous devez croire que ce n'eſt pas ſans orgueil & ſans impatience que j'attends vos lettres ſur Naples, Rome & Florence, que vous me faites l'honneur de m'adreſſer; mais vous me dites que vous avez preſque refait vos deux premieres lettres ſur l'Italie; je vous avoue qu'il me paroiſſoit difficile de faire mieux, & ſi je ne connoiſſois votre heureuſe fécondité, je craindrois qu'en refondant des ouvrages pareils, vous ne leur fiſſiez perdre quelque choſe de leur beauté; car enfin, je ne vois pas quels jardins vous pouvez mettre à la place de ceux de Doria & de Véronne, & comment on peut peindre, d'un pinceau plus fier & plus gracieux, ce que vous avez remarqué dans les villes que vous avez d'abord parcourues. Si, d'après vos occupations &

vos charmans écrits, il se trouvoit quelque femme capable de vous dire ce que dit le Cardinal d'Est à l'Arioste, elle seroit bien plus sotte que ce Cardinal, qui ne pensoit pas sans doute ce qu'il disoit.

Je vois en effet que les mêmes choses qui tournent les têtes Parisiennes, ne font aucune impression sur la vôtre. Vous ne me parlez point des ballons de M. Montgolfier; jusqu'ici tout cela ne paroît qu'un jeu d'enfans, & il paroît même impossible, d'après les réflexions des physiciens, qu'on puisse diriger ces machines à volonté, ce qui seroit le seul moyen de les rendre utiles; mais il faut attendre avec patience.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

S. V.

LETTRE XXII.

Paris, ce 10 Octobre 1783.

VERS de Madame du B...... à la Princeſſe de.....

PRINCESSE, le Deſtin vous combla de faveurs;
Vos appas, ſans talens, auroient le don de plaire,
Votre eſprit, ſans beauté, captiveroit les cœurs;
Dans la Fable, Vénus, n'a point l'art des neuf
Sœurs,
Ni Minerve, l'attrait qu'on encenſe à Cythère;
Mais, comment réſiſter à vos traits ſéducteurs!
Vous ſeule raſſemblez plus d'attraits qu'on
admire,
Que n'en peut inventer l'art de peindre & d'écrire.

Ce matin, Madame, dans mes regrets de n'avoir pu depuis long-tems vous rendre mes devoirs, je me ſuis rappellé des vérités que ces foibles vers, vous rendent mal peut-être; mais la vérité a toujours des charmes, ainſi j'oſe vous en préſenter l'hommage.

LETTRE XXIII.

Paris, ce 10 Octobre 1783.

Réponſe à la précédente, à Madame du B......

MADAME,

ON dit qu'Apelles ſe plaiſoit quelquefois à peindre des femmes ſans graces & ſans beauté, dont il faiſoit des créatures belles & ſéduiſantes. Votre pinceau n'eſt pas moins magique, & votre imagination, encore plus brillante que la ſienne, n'eſt pas moins pittoreſque. Le portrait que vous faites de moi dans le langage des Dieux, & qui ſemble être votre langue naturelle eſt ſi beau à l'air, ſi reſſemblant, qu'il a fait illuſion ſur moi-même, & j'ai oſé me livrer un inſtant au plaiſir de me croire belle; mais en me mirant enſuite, j'ai reconnu votre preſtige & mon illuſion; & quoique cette illuſion ſoit bien chere à notre ſexe, j'ai

été, en la perdant, très-flattée de me voir dans vos beaux vers la créature de votre génie, & les graces, les caresses de votre pinceau m'ont consolée des négligences & de l'indifférence qu'eut pour moi la Nature.

LETTRE XXIV.

Marseille, 23 Mars 1783.

A l'Auteur, par M. S..... V.....

CE sont de vrais trésors que les confidences de votre esprit : votre réponse à Madame du Bocage est d'un maître, elle est charmante d'un bout à l'autre, elle est d'un aigle qui vole jusques aux cieux. Princesse, vous êtes le phénomene le plus singulier qu'ait produit la Nature; il y a dans votre génie une abondance intarissable; on ne doit point, on ne peut point vous conseiller de lire les grands modeles pour vous former; vous êtes née parfaite, & l'on devroit craindre, en touchant à ce beau naturel,

de le gâter & de le contraindre ; je ne ſuis plus ſurpris de votre admiration pour les anciens ; vous les avez devinés, & on retrouve en vous ce vrai beau qui les rend ſi aimables; toutes les femmes à qui j'ai lu vos ouvrages, ne penſent pas comme moi, elles mêlent à leur approbation des *ſi* & des *mais*, une ſeule vous admire ſans réſerve & franchement, & ſon ſuffrage vaut mieux que tout. C'eſt la Marquiſe de P., elle a un recueil de vos écrits ; elle eſt auſſi avide de les lire, & elle eſt auſſi avare de les garder que je puis l'être ; mais les hommes ne ſe gênent point ſur leur enthouſiaſme. J'ai été appellé plus de vingt fois à la lecture de votre derniere lettre ; de ſorte que je vous ai toute entiere dans ma tête ; heureux s'il en paroiſſoit quelque choſe dans mes diſcours & dans mes écrits. L'approbation a toujours été générale, l'étonnement toujours nouveau, on trouve tout ce que l'on aime dans vos belles productions, la poëſie

& tous ſes charmes, la raiſon & la philoſophie, & tout cela embelli par la plus riante & la plus abondante imagination.

J'ai eu l'honneur d'écrire au Prince à Lyon, je ne doute point qu'il ait trouvé ma lettre à la poſte. Souvenez-vous, je vous prie, du rendez-vous que vous m'avez promis à Aix ; cela ne doit pas tarder, peut-être pourriez-vous venir juſqu'à Marſeille ; mon bonheur ſeroit complet, ſi vous y attendiez au moins la belle ſaiſon.

Je ſuis avec reſpect,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
V. S.



LETTRE

LETTRE XXV.

Turin, 5 Décembre 1783.

A Madame de R.... à Marſeille.

Ma très-chere MERE,

TRANQUILLISEZ-VOUS, nous avons enfin quitté les éternelles montagnes de la Savoie, & l'épouvantable Monſini; ce Monſini, qui dans le printems offroit des points de vue ſi variés, ſi agréables, n'offre plus à préſent qu'un déſordre effrayant. O combien l'hiver change, transforme & défigure la Nature! je ſuis encore toute épouvantée. Figurez-vous des montagnes toutes blanches de neige, dont la cime ſe confond avec le ciel, des brouillards épais qui cachoient l'horiſon à nos yeux, & d'où tomboit la neige à grands flots; le ciel triſte, mélancolique, ſembloit bouder la Nature: les arbres, les plantes, le gazon, tout

étoit couvert d'un voile blanc, la Nature étoit d'une ſeule couleur; cette uniformité jettoit mon ame dans une eſpece de ſtupeur, dont elle ne ſortoit qu'au bruit effroyable des torrents qui s'échappoient du ſommet des montagnes, pour ſe précipiter dans les abîmes les plus profonds. Nous étions dans des eſpeces de chaiſes-à-porteurs, couvertes de toile cirée, & nous grimpions autour de la montagne par un chemin eſcarpé, caché par la neige, & bordé de précipices. Arrivés au ſommet, nous nous ſommes trouvés dans une immenſe plaine, où ſont par-ci, par-là quelques chaumieres; au centre eſt un lac, & un peu plus loin un hôpital pour les pélerins, nous ſommes entrés dans une des chaumieres pour nous chauffer, car le froid nous avoit rendus immobiles; l'on a mis enſuite nos chaiſes ſur des traîneaux, & nous avons roulé ainſi du haut en bas de ces effroyables montagnes, par un chemin qui eſt en zig-zag, bordé de pré-

cipices. De tems en tems la rapidité de la courſe me faiſoit peur, & je faiſois arrêter le traîneau; ma ſituation reſſembloit à celle d'un enfant qui ferme les yeux à l'aſpect d'un objet qui l'effraie, & qui, par un mouvement involontaire, les ouvre en tremblant. Mon ame, mon eſprit & ma raiſon étoient dans un état d'épouvante. Ce déſordre de la Nature m'en avoit éloignée; je la cherchois, je me cherchois moi-même; cette eſpece d'abſence tenoit mes ſens dans un morne ſilence, & rendoit mon exiſtence preſque nulle; enfin, je ne ſuis ſortie de cette ſinguliere ſituation, qu'en revoyant la campagne verdoyante; les oiſeaux, les papillons, les fleurs, les bergers & les troupeaux bondiſſans, tous ces objets de vie ont ranimé mon exiſtence, & m'ont rendue à la Nature.

Voilà, ma très-chere Mere, ce que m'a fait éprouver cet effroyable Monſini, qui devroit être dans cette ſaiſon l'épouvantail de tout les voyageurs : il

n'y a cependant aucun danger réel, mais l'aſpect de la Nature en fait craindre mille.

Je vous embraſſe comme ſi j'étois auprès de vous, & mon reſpect eſt auſſi vif que ma tendreſſe,

La Princeſſe de G....

LETTRE XXV.

Milan, ce 15 Janvier 1784.

Au Cardinal de D*** à Montſa.

MONSEIGNEUR,

JE viens de traverſer des montagnes blanchies par la neige; franchir des précipices, des torrents, braver les orages, pour venir chercher une réponſe qui ne venoit point, & que je deſirois depuis long-tems. Tous ces dangers m'ont rendu le beſoin de vous voir plus néceſſaire, & n'ont donné que plus d'énergie à mon

amitié; votre pareſſe ne m'a pas même refroidie, car vous ſavez rendre véniel un péché mortel, & votre préſence effacera toute faute.

LETTRE XXVI.

Milan, 6 Février 1784.

Au même, à Monſa.

MONSEIGNEUR,

LES obſtacles qui nous ont empêché de vous voir, m'ont donné bien de l'humeur; l'eſpérance de vous trouver à Milan, m'a fait ſupporter avec patience toutes les rigueurs des Alpes & des Appennins; cette eſpérance n'a été qu'une agréable illuſion. Nous partons ſans avoir vu votre Eminence; mais en penſant à la peine que j'aurois eu de m'en éloigner. Je vous pardonne votre indifférence, & je ſuis ſans rancune, . . .

LETTRE XXVII.

Florence, ce 10 Mars 1784.

Au même, à Milan.

Je vous pourſuis, Monſeigneur, & je vous pourſuivrai juſqu'à ce que j'aie vu votre Eminence. L'humeur de ne vous avoir pas vu à Milan dure encore; cette humeur, il eſt vrai, n'eſt pas une humeur malfaiſante; mais elle s'eſt arrêtée au cœur, & voilà pourquoi il eſt ſi difficile de la détruire. Votre Eminence a fait pour me diſtraire de ſon abſence, ce que font les nourrices pour appaiſer les pleurs de leurs nourriſſons; elles les endorment par des chanſons. Je me ſuis endormie auſſi au chant mélodieux du Dataire; mais dans mes rêves vous étiez toujours à votre Abbaye: je ne vous ai point vu, & mon humeur a continué.

LETTRE XXVIII.

Boulogne, 6 Juin 1784.

A M. Guénaud de Montbeillard, à Montbard.

Monsieur,

Mon mari, en m'inspirant son enthousiasme pour vous, m'a donné toutes ses inquiétudes; je suis donc bien triste, bien affligée de votre état; je ne querelle pas comme lui la Nature, que je ne cesse au contraire d'admirer dans sa plus belle production, qui est le génie; mais je gémis pourtant en voyant assujéti à toutes ses loix le plus précieux de ses Ouvrages.

Je dois aussi vous remercier de votre agréable invitation & de toutes les choses sensibles qui l'accompagnent; j'aurois dû le faire plutôt, sans doute, mais lorsque je reçus votre lettre, j'étois si in-

commodée, & par conſéquent ſi ſottement occupée de moi-même, que ma ſenſibilité n'eut paru qu'à moitié.

Je ne répete point tout cela à Madame de Montbeillard, car le mari & la femme, quelquefois, ne ſont qu'un.

LETTRE XXIX.

Gènes, 21 Août 1784.

A Madame de MONTBELLIARD, à Montbard.

MADAME,

JE ſuis bien touchée de l'hoſpitalité que vous nous offrez dans cette prétendue cabanne, qui deviendrait pour moi le temple de l'amitié, où mon cœur ferait ſans ceſſe des vœux en faveur de ceux qui l'habitent.

Nous ſommes toujours fort inquiets ſur la ſanté de M. de Montbeillard, il me ſemble voir d'ici qu'il ne s'en occupe point aſſez : cette négligence eſt le

le défaut de presque tous les grands génies ; ils regardent le corps avec ce mépris que l'esprit a toujours pour la matiere ; ils négligent & dédaignent même la vie présente, parce qu'ils jouissent d'avance d'une vie plus étendue, & plus digne d'eux. Cependant, cette négligence afflige, désole ceux à qui ils sont chers. Je me joins donc à vous, Madame, pour prier, pour conjurer M. de Montbelliard de conserver une si belle vie, & si précieuse à ses amis ; dites-lui que si la philosophie apprend à n'en être point l'esclave, elle ne veut pas non plus que l'on offense la Nature, en la négligeant trop.

Enfin, Madame, ce n'est point à une écoliere à donner des leçons à un grand maître, & il n'y a que le cœur qui puisse prendre pareille licence.



LETTRE XXX.

Milan, le 2 Décembre 1784.

Aimable V***

QUAND finiront donc nos courſes vagabondes; la liberté, ou l'abus que l'on en fait, eſt quelquefois pire que l'eſclavage, & la manie des voyages eſt un vrai abus de la liberté. Un voyageur ſe croit l'être le plus libre, le plus indépendant. Il ſe compare aux habitans des airs, parce qu'il parcourt comme eux plus d'eſpace que les autres; mais ceux-ci ſont auſſi libres que l'élément qu'ils habitent, car ils ne dépendent que d'eux-mêmes : un voyageur eſt eſclave de tout le monde, & le devient de ſon inconſtance même. Cette vie errante & ſans tenue, en accoutumant l'ame au changement, en la détournant de ſes plus douces affections, détruit tout le charme

de la vie, & finit par laſſer l'ame comme le corps. Les peuples errants ne furent jamais ſenſibles ; vous allez me dire : l'êtes-vous encore ! hélas ! oui, car la ſenſibilité fait l'eſſence de mon ame.

Un piége tendu à ma philoſophie a dérangé nos projets : elle n'a pu réſiſter aux attraits de la vanité, car elle eſt encore à la liſiere, & ne marche que d'un pas mal aſſuré. Enfin, en careſſant ma vanité, j'ai bleſſé mon bonheur ; voilà ce que je dois à cette imagination que vous rendez ſi fiere par vos éloges. Ah ! croyez-moi, ne la gâtez plus, elle eſt à-peu-près comme ces coquettes, qui promettent tout & ne tiennent rien, ou comme ces grands palais que l'on voit par-tout en Italie, dont l'architecture extérieure eſt frappante ; on y entre, & on n'y trouve qu'un faſte inutile, & rien de ce qui eſt néceſſaire à l'uſage journalier ; ou, pour prendre une comparaiſon dans la nature, comme ces fruits qui plaiſent par leur goût &

leur coloris, mais qui font du mal.

Vous voyez que si je suis quelquefois enttaînée par les prestiges de cette magicienne, mon instinct & ma raison me ramenent bientôt.

J'ai toujours mis l'esprit fort au-dessus de cette raison, que l'on appelle bon sens, & je le fais encore, mais je ne suis pas de bonne foi avec moi-même, c'est une fatuité d'esprit, cet esprit si orgueilleux est un don de la nature; c'est, il est vrai, une de ses plus douces faveurs; mais elle peut nous le refuser sans injustice. La raison nous vient de droit, & nous ne pouvons nous passer d'elle qu'aux dépens de notre bonheur. Notre esprit est presque tout pour les autres; notre raison n'est que pour nous. Voilà de l'égoïsme, me direz-vous! c'est le fruit ingrat que l'on recueille en voyageant; on voit les hommes de différens climats & de mœurs diverses; on apperçoit en eux l'influence de la nature & de la société; on les

voit dans toutes les ſituations, dans tous les inſtans de la vie; on les étudie, on les épie par néceſſité, on déchire enfin le voile qui les cache, on les voit tels qu'ils ſont, & on hait l'eſpece humaine, ſans pourtant perdre l'humanité lorſque le cœur eſt bon.

Ce n'étoit pas la peine de tant voyager pour voir les hommes par-tout les mêmes, & ſe dégoûter du genre humain par ſa monotonie; non-ſeulement du genre humain, mais encore des lieux qu'il habite : ces continuels changemens de lieux, en contrariant ſans ceſſe la conſtance naturelle de mon ame, ont détruit en moi toute habitude, & ne m'en ont laiſſé qu'une, celle de me trouver mal par-tout; ici mon ame eſt abſorbée, empriſonnée & ne peut prendre ſon élan; là mon eſprit gémit ſur ſon inéxiſtence, il s'abat, ſe fane pour-ainſi-dire, comme une fleur qui va périr : ailleurs c'eſt mon corps qui arrête les facultés de mon ame & de mon eſprit,

par-tout des obstacles, par-tout des inconvéniens, des entraves au bonheur que la seule constance m'auroit fait trouver.

Un jour, à Paris, en voyant le ballon planer dans les airs, superbe spectacle pour l'imagination, quoiqu'en dise la raison, je disois à celui qui me condamne à cette inconstance sans rien risquer de mon côté: cette habitation conviendroit fort à certaine imagination; sortie de sa place pour n'avoir pas eu la force de n'en pas bouger, les fumées étourdissantes de la vanité qui nous font perdre si souvent la vue & la tête, ne s'élevent pas si haut; je compare ces fumées au parfum des fleurs; elles ne donnent ni de plaisirs plus grands ni plus durables. Il faut tenir son bonheur de soi-même, & non de l'opinion.

Je commence à distinguer le bonheur réel du bonheur factice & imaginaire; l'un est en nous, & dépend presque toujours de nous-mêmes, l'autre est hors

de nous, & dépend toujours des autres ou des choſes; j'ai été fort long-temps à faire ces diſtinctions & à me perſuader ces vérités, car il n'eſt pas facile de lutter avec l'amour-propre; & quoique j'en diſe, je ſuis encore loin de regarder cette derniere ſorte de bonheur, comme une chimère & un jeu d'enfant.

Que dites-vous des progrès de ma philoſophie; que je ſerois heureuſe ſi je pouvois me perſuader que l'eſprit n'eſt autre choſe que la raiſon perfectionnée!

J'ai voulu, aimable V***, vous garder pour la bonne bouche, & que la raiſon qui me moleſte & dont je vous accable dans cette lettre, fît place au ſentiment. Il m'en a beaucoup coûté de manquer au rendez-vous que nous nous étions donné; je me faiſois une fête de revoir un ami dont le cœur eſt auſſi aimable que l'eſprit, ô! combien de choſes j'avois à lui dire! que nos entretiens auroient été vifs & animés! que de ſcènes à lui mettre en action! Voilà

l'hiſtoire de la vie, on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire, & on ſe croit pourtant très-libre, parce qu'on a des yeux & des jambes; croyez-moi, ſervez-vous des vôtres, & venez nous voir, vous trouverez des amis qui ſauront apprécier votre cœur & votre eſprit. Venez, venez, nous ſerons gais juſqu'à la folie; raiſonnables en nous mocquant de la raiſon, nous dirons du mal du genre humain & du bien de nous-mêmes. Venez voir l'Italie, il faut que le génie puiſſe avoir une idée de l'anéantiſſement des grandes choſes; mais il y a pourtant encore en Italie de grandes choſes pleines de vie : ce ſont celles qui imitent la nature; mais c'eſt elle, c'eſt la nature qui eſt dégénérée, & je ne voulois parler que du néant de l'eſprit & de la raiſon. Hé bien! ce néant eſt encore un ſpectacle digne du génie; puiſque nous ne pouvons avoir une idée juſte du commencement des choſes, il faut courir au néant pour en con-

noître au moins la fin. En promenant de tranquilles regards sur la nouvelle Italie, vous serez saisi, transporté, en pensant aux génies prodigieux qu'elle fit naître, & vous direz tristement, les siecles sont donc à l'esprit ce que les années sont au corps; mais je vous parle de néant, à vous qui n'auriez qu'à vouloir pour braver & le néant & les siecles.

Adieu, je ne sais pourquoi je ne puis finir lorsque je vous écris; seroit-ce pour éloigner l'adieu! il est vrai qu'il est bien triste de dire adieu à son ami.

P. S. Silence sur mes irrésolutions; on peut dire à son ami les maladies de son esprit, mais on veut qu'il paroisse sain aux yeux des autres, c'est la vanité des malades que de paroître se bien porter. Je ne veux pourtant pas me cacher aux yeux de la Marquise de P***, à laquelle je dois le sacrifice de me montrer telle que je suis en retour de son indulgence, & puisque cette Dame a tant de complaisance pour les fadaises

de mon esprit, elle lui passera aussi ses foiblesses ; d'ailleurs, le sien plein de vigueur, peut redonner la santé à ceux qui sont malades, quoiqu'elle produise, comme vous savez, un effet tout contraire sur le cœur.

En lisant ma lettre à mon mari, je me suis arrêtée tout court au néant de l'esprit & de la raison. Pourquoi vous arrêtez-vous, m'a-t-il dit? Je m'arrête par amour pour vous. On doit, non-seulement respecter la patrie de celui qu'on aime, mais encore ses foiblesses pour la patrie. Voilà les délicatesses de l'amour; mais l'amitié est plus sévère, plus sincere, & ne doit point connoître les mensonges de la délicatesse, ni les pòlitesses du sentiment : ainsi suivez sa marche & écrivez-moi ce que vous pensez sur mes réflexions, j'ai besoin que l'amitié m'éclaire, car l'amour, comme vous savez, n'y voit pas.

LETTRE XXXI.

Marſeille, le 14 Mai 1785.

A Madame la Princeſſe de....

MADAME,

IL faudroit avoir plus de raiſon & plus d'eſprit que je n'en ai, pour répondre dignement à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire; vous êtes bien difficile ſur vos propres Ouvrages, puiſqu'en la reliſant vous n'en avez pas été contente; mais le génie a des délicateſſes qui ne ſont pas du reſſort des hommes ordinaires. Le tableau de vos incertitudes ſur les lieux où vous voudriez fixer votre établiſſement, eſt, chemin-faiſant, une peinture très-variée, très-ingénieuſe & très-brillante, de ce qu'eſt la nature humaine dans tous les climats; mais par-tout notre mérite ou notre démérite nous accompagne, & par-

tout encore on peut trouver des hommes dignes d'être écoutés, & faits pour converſer avec ceux que Dieu a doués d'une intelligence ſublime. Comme il n'eſt pas aiſé de découvrir ces hommes rares, & que le vrai mérite à cela de propre qu'il ſe cache & fuit le grand jour, dans le déſeſpoir de trouver une ſociété ſelon ſon vœu, l'on doit choiſir le climat dont la ſanté s'accommode le mieux, car l'*eſprit* qui ſe trouve bien par-tout avec le ſecours de la philoſophie, n'eſt pas comme le *corps* à qui toutes les habitations ne ſont pas bonnes; & enfin dans ce choix il eſt mille autres circonſtances, dont on eſt forcé d'être l'eſclave, quoique la raiſon nous ramene ſans ceſſe inutilement au deſir de la liberté. Vous le voyez, Princeſſe, il eſt clair que vos vœux ſont pour Naples, & pour l'aimable ſouveraine qui y regne; mais un procès arrête ces vœux, & preſque toujours l'intérêt, dont on ſe moque, & qui, par l'arrangement des choſes, ſe

ſourre par-tout, l'intérêt, dis-je, traverſe nos projets les plus chers ; l'homme eſt donc lié par des chaînes viſibles, & peut-être plus encore par d'inviſibles chaînes, & par une fatalité qui régente tout, & contre laquelle notre orgueil révolté vient ſe briſer ; ainſi, c'eſt peut-être malgré moi, & certainement malgré vous, que je vous accable de mes penſées ; mais le ton de votre lettre eſt ſi réfléchi, ſi profond, ſi métaphyſique, que, ſans conſulter mes forces, je me ſuis embarqué ſur le même Océan, & j'allois me noyer, ſi le ſentiment de mon inſuffiſance n'avoit arrêté tout court les égaremens de ma plume. Je me contenterai donc de vous admirer & de vous ſuivre, ſans prétendre vous imiter, & je vous dirai cependant, puiſque vous me demandez mon ſentiment ſur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle eſt comme les plus belles choſes, dont on ne voit pas tout d'un coup le mérite.

Mais, en la relisant, j'y ai trouvé tant d'abondance, tant de vérité, tant de cette raison sublime qui, jusqu'ici, n'avoit pas été le partage des femmes, tant de ce moëlleux & de cet agrément qui leur appartient, & qui ôte à la raison ce qu'elle a de trop âpre, que la plume m'est vingt fois tombée des mains; mais le desir de savoir de vos nouvelles, le charme inexprimable que j'ai à recevoir de vos lettres; l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & l'indulgence dont les grands esprits sont plus susceptibles que les esprits médiocres, & que vous voulez bien avoir pour mes foibles écrits; tout cela me soutient bien plus qu'une émulation qui est trop au-dessus des prétentions que je pourrois avoir.

Vos réflexions sur le bonheur factice & sur le bonheur réel, sont bien justes, & vous tendez visiblement à la perfection, puisque vous connoissez si bien les maladies de l'ame, que vous vous élevez contre les préjugés avec des

armes ſi fortes, & que vous êtes votre Minerve à vous-même. Les idées neuves que vous avez ſur l'eſprit & ſur la raiſon, ſont de votre part une découverte dans le monde moral; votre lettre eſt pleine de ces réflexions précieuſes qui ſe trouvent peut-être dans les fortes têtes; mais auxquelles perſonne n'avoit ſu donner l'eſſor. Ce que vous dites des voyages feroit capable de clouer un homme raiſonnable chez lui; on doit croire, en effet, que la ſenſibilité, que le charme de l'amitié, que l'intérêt que l'on prend aux hommes & au pays qui nous ont vu naître, ſont preſqu'anéantis pour le voyageur, qui, outre cela, ne peut bien voir que les objets immobiles; mais qui ne doit point ſe flatter de connoître les hommes, qui lui échappent ſans ceſſe par le déguiſement qui leur eſt propre, qui gliſſent en quelque ſorte ſous ſa main, & ſe refuſent, non ſans raiſon à l'intimité d'un étranger, dont le cœur eſt par là malgré lui-

même dans une éternelle apathie, jusqu'à ce que l'âge & l'expérience lui ayent appris qu'on n'est jamais mieux que chez soi & avec soi ; mais cette vie errante dont vous peignez les inconvéniens avec beaucoup de vérité & d'énergie, a pourtant quelque bon côté ; elle vous enleve, en quelque sorte, à ces mêmes hommes qu'on a tant de raison de mépriser ; elle vous empêche de vous mêler à cette espece devenue si mauvaise, & vous place en quelque maniere dans ce ballon où vous desiriez être, pour vous élever dans une région si analogue à votre brillante imagination. Plus j'admire vos pensées, vos expressions, & les images dont vous les embellissez, plus je suis flatté que vous daigniez vous occuper de moi, & me trouver des qualités qui pourroient me rendre bien vain, si je ne savois que quoique l'exquis jugement soit la qualité distinctive des bons esprits, les préventions sont aussi l'apanage

des

des cœurs ſenſibles, & que l'amitié a les ſiennes auſſi fortes, peut-être, plus durables au moins, que celles de l'amour. Mais je ſuis plus près de moi-même que qui que ce ſoit, & quoiqu'en habile magicienne, vous ayez l'art de changer en or pur ce que vous touchez, la métamorphoſe n'eſt heureuſe que pour vous, & laiſſe à ſa place, en réalité chaque métail.

Qu'il me feroit doux de profiter de votre invitation, de ſecouer la barbarie qui m'accable, qui m'entoure & qui m'enveloppe, & d'aller jouir des charmes de votre ſociété, de celle de votre époux & des fruits de mon admiration; mais tant de choſes arrêtent les vœux les plus ardents des pauvres mortels! Je ſuis tellement dans la claſſe de ceux qui ſont ſubjugués par les circonſtances, que je n'oſe pas même voir dans le lointain un ſi grand bonheur. Mais, vous Madame, qui ne paroiſſez fortement liée à aucun pays, pourquoi ne reviendriez-vous pas dans

cette ville, où, si les ressources, dont les esprits éclairés sont avides, manquent, vous trouverez au moins l'entiere liberté, & un climat qui vous est propre, & un homme qui ose se dire votre ami, puisque vous le lui permettez.

Je n'ai point, Madame, en avare égoïste, gardé pour moi seul la belle lettre, ou plutôt le bel Ouvrage que vous me faites l'honneur de m'adresser; je suis trop glorieux de cette correspondance pour ne pas m'en parer, & trop intéressé à votre réputation pour ne pas lui donner autant qu'il est en moi tout l'éclat possible. J'ai jugé du génie des personnes, par l'impression qu'elle a faite sur elles. Madame la Marquise de P...... m'a paru la plus digne de cette lecture, par le juste éloge qu'elle m'en a fait; elle m'a témoigné toute sa sensibilité & toute sa reconnoissance de votre souvenir & des louanges que vous voulez bien lui donner, & auxquelles la modestie se refuse constamment; elle vous

admire franchement, & point en femme.

Vous êtes bien ſcrupuleuſe, Princeſſe, au ſujet de vos lettres ſur l'Italie & ſur Naples; vous augmentez le deſir que j'ai de les recevoir, par les délais que vos promeſſes à une grande Reine y apportent. Des copies que votre complaiſance enverroit à Naples & à Marſeille, feroient marcher de front la royauté & l'amitié; vous auriez la gloire de faire la premiere ce miracle, & d'établir la premiere cette égalité.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

S. V.



LETTRE XXXII.

Milan, ce 3 Mars 1785.

A Mr. S. V. à Marſeille.

Aimable V***,

JE lis & relis votre lettre ; c'eſt une leçon pour mon cœur & pour mon eſprit ; mais j'aurois voulu que le maître eût eu un peu moins d'indulgence & un peu moins de foibleſſe. Je me ſuis certainement mal expliquée au ſujet de mes irréſolutions, & je ne ſuis pas ſurpriſe que les incertitudes de mon ame ayent jetté de la confuſion dans mes idées, qui la ſuivent toujours & reçoivent d'elle leur clarté ou leur obſcurité ; il me ſemble pourtant qu'en vous peignant le bonheur factice que j'attachois à ce projet, la peinture des inconvéniens que j'y trouve pour le vrai bonheur, l'emporte. Mais, je le vois bien, vous careſſez ma foibleſſe, vous allez au-devant d'elle,

& vous compatiſſez à une philoſophie naiſſante qui ſe roidit contre elle-même, & qui a tout le revêche des commencemens; vous êtes un ami ſenſible, mais trop foible, vous me faites des careſſes, lorſque j'ai beſoin de coups; je ſuis une noctambule qui marche au bord d'un précipice : vous m'y ſuivez en tremblant; mais au lieu de m'en arracher avec force, vous craignez de me réveiller, vous me laiſſez dans le plus grand danger, enfin vous ne m'aimez que pour vous-même. Ah! V***, que la vie eſt pleine d'erreurs, d'illuſions & de chimeres! combien on s'éloigne ſans ceſſe de ſon vrai but qui eſt le bonheur! Non-ſeulement on s'en éloigne, mais on s'en arrache.

Un grand philoſophe de l'antiquité a dit une choſe bien belle & bien ingénieuſe : nous ne faiſons, dit-il, que côtoyer la vie; il auroit pu ajouter que le rivage où nous la parcourons eſt plein d'écueils, où nous faiſons ſouvent

naufrage ; nos paſſions ſont les tempêtes que nous eſſuyons dans cette courte & pénible navigation ; elles nous font flotter ſans ceſſe ſur cet océan à la merci des vents & des flots, & vont nous briſer contre les écueils aux bords du rivage que nous voulions gagner ; lorſqu'enfin le calme ſuccede à l'orage, que les nuages ſe diſſipent, que le ciel devient ſerein, & que nous voyons briller le ſoleil, je veux dire la raiſon, ce n'eſt qu'aux dépens de notre bonheur ; il valoit mieux garder le mal de mer & les agitations que nous y éprouvions. C'eſt à-peu-près comme un malade qui, dans le délire & la frénéſie, ne ſent point ſon mal ni le danger qui le menace ; mais revenu de cet état, rendu à lui-même, il tremble pour les périls qu'il a courus, pour les dangers où il eſt encore, & gémit ſur ſa foibleſſe. Qu'eſt donc cette raiſon dont nous ſommes ſi fiers, & dont je vous ai ſouvent fait l'éloge? ah! bien peu de choſe, puiſqu'elle

contribue ſi peu à notre bonheur, & nous rend ſouvent ſi malheureux en nous faiſant ſentir notre miſere. Si, à l'inſtant de la création, j'avois pu parler à la Nature, je lui aurois dit : donne-nous l'inſtinct au lieu de la raiſon, car il eſt bien plus parfait étant entiérement ſon ouvrage, que cette raiſon que nous devons perfectionner nous-mêmes, & qui ne devient jamais un chef-d'œuvre dans nos mains.

Voilà des réflexions bien pathétiques; elles naiſſent de mon ame & des épreuves que je fais chaque jour, chemin-faiſant, ſur la nature humaine, mais ſans goût & ſans plaiſir; il faut, dit-on, étudier les hommes; triſte étude, bien pénible à l'ame ! Qu'apprend èlle ! à les fuir & à chercher les moyens de les éviter; elle fait naître d'ailleurs un ſentiment qu'il ne faudroit jamais avoir au prix du bonheur même : c'eſt la haine de l'eſpece humaine. Le ſeul fruit de cette triſte ſcience, c'eſt le prix qu'on

attache à vivre pour ſoi, & à ne plaire qu'à ſoi-même. Cette penſée vous paroîtra d'abord fiere & orgueilleuſe; mais l'orgueil qui vient d'une ſource noble, ſe change ſouvent en vertu, & preſque toutes les grandes actions des hommes ont été inſpirées par ce beau défaut, dont les prêtres, toujours adroits, ont fait un vice pour rendre les hommes craintifs, vils & rampans, & les femmes encores plus foibles qu'elles ne ſont.

Un jour, à Rome, un cardinal me diſoit à ce ſujet, l'orgueil eſt un vice qui déplaît à Dieu. Je crois, lui répondis-je en riant, qu'en cela, comme en bien d'autres choſes, on n'a pas bien compris l'Etre ſuprême, qui n'auroit pas mis dans le cœur de l'homme une qualité qui y domine ſi fort, pour la haïr enſuite.

Ainſi donc, aimable V***, conſervons l'orgueil, nous en ferons toujours quelque choſe : c'eſt un défaut ſur lequel je ferme les yeux, lorſque je me catéchiſe;

catéchiſe ; mais je reviens : cherchons donc à nous plaire à nous-mêmes, nous y gagnerons, car étant plus difficiles à notre égard, que les autres, il faudra pour être heureux dans la poſſeſſion de nous-mêmes, nous perfectionner chaque jour ; mais pour cela il faut fuir les hommes, ou choiſir entr'eux & nous, car nous ne pouvons être à tous deux à la fois : d'ailleurs s'il faut les aimer pour leur être utiles, évitons-les donc pour ne pas les haïr.

La ſociété ôte à l'ame ſon énergie, & à l'eſprit ſon originalité ; elle éteint le feu de l'imagination & du génie, qui, avec toute ſa hardieſſe, devient lâche, timide, & ne fait que ſe craindre lui-même. Quelques êtres privilégiés ſe ſauvent de la contagion, mais ils courent pourtant de grands riſques ; il eſt plus prudent de ſe ſauver, ſauvons-nous donc, courons à la ſolitude, courons-y ſans tourner la tête en arriere, penſons que nous

y allons pour conſerver, pour perfectionner ce que nous avons de plus grand, de plus précieux ; la ſolitude éleve l'ame & le génie, & nous laiſſe notre eſprit, qui, tel qu'il puiſſe être, vaut encore mieux que l'imitation de l'eſprit des autres; & ſi la Nature nous a diſtingués de ce côté, nous rempliſſons ſes vues en le conſervant tel qu'elle nous le donna.

Mon inſtinct, bien plus que ma raiſon, à laquelle, entre nous ſoit dit, je ne me fie guerre, me dit : fuis, ſauve-toi. La ſolitude où j'ai paſſé ma vie, même dans ma plus grande jeuneſſe, cette répugnance du monde qui me venoit, je ne ſais d'où, & avec lequel l'envie de plaire ne pouvoit pas même me réconcilier, ſont une forte preuve de cet inſtinct; c'eſt-à-peu près comme mon dégoût pour les fraiſes, tout le monde les aime, & j'ai une telle répugnance pour ce fruit, que lorſque j'ai voulu en manger il m'a fait du mal.

Le monde faisoit donc à mon ame ce que les fraises font à mon corps, il me sembloit, lorsque je m'y trouvois, qu'elle alloit me quitter, & je courois dans la solitude pour la retrouver; mais tout cela étoit sentiment, & non réflexion (1). Je riois quelquefois, en pensant qu'on me croyoit légere, frivole, inconstante. Je pouvois, à la vérité, avoir un peu l'air de tout cela; mais c'étoit une fausse ressemblance de moi-même; il n'y avoit là qu'un peu de ma physionomie de profil sans aucun de mes traits, & un habile connoisseur ne s'y seroit pas mépris; un homme d'un esprit fin & délicat, & que vous aimez, ayant quelques intérêts à me connoître, m'observoit beaucoup; cette physionomie démentie par

(1) Ce gout a bien changé depuis, il a fui avec le bonheur & la gaité qui l'alimentoit. Le bonheur sourit dans la solitude, seul il jouit mieux de lui-même; mais le malheur doit se fuir; il a besoin de s'étourdir & d'être consolé.

les traits, le déroutoit à chaque inſtant: un jour, où je le vis fort embarraſſé, & qu'il alloit donner à gauche, c'eſt-à-dire, me juger ſur cette phyſionomie, je lui dis: prenez bien garde de ne vous pas tromper, fixez-moi bien.

Mais quoi? tout cela pour vous dire que ma vanité deſire une choſe & que ma raiſon en veut une autre? oui, cette contrariété, cette incertitude, cette indéciſion, enfin ce peu d'accord avec moi-même, m'ont fait naître ces penſées qui ſont plutôt des ſentimens; il eſt vrai que lorſque je vous écris, je m'abandonne comme avec moi-même à toutes mes idées; il me ſemble que je ſuis ſeule & que je rêve en ſilence; vous voyez donc dans mes lettres la profonde ſenſibilité de mon ame, toute l'exaltation de l'imagination, quelquefois même ce délire que vous appellez poëtique, enſuite la raiſon où mon ame va ſe réfugier & ſe repoſer des agitations de l'eſprit.

Adieu, adieu, aimable V***, toute cette lettre vous prouvera que l'on peut raisonner sans être raisonnable, & me prouveroit aussi votre amitié pour moi, si vous la lisiez avec quelque plaisir, car elle est bien triste & bien peu aimable.

P. S. Mon mari vous dit mille choses; toute son ame & ses pensées sont fixées depuis un an sur une créature bizarre & fantasque. Je veux parler de la fortune qui fait toujours des martyrs & jamais de bienheureux ; cette fantasque divinité mérite-t-elle les caresses qu'on lui fait, & les hommages qu'on lui rend?

LETTRE XXXIII.

Milan, ce 11 Mars 1785.

A M**, à Lyon, qui avoit perdu son fils.

JE n'ose pas vous consoler, les ames sensibles comme la vôtre repoussent tout

ce qui peut les diſtraire de leur douleur; il faut s'affliger & pleurer avec elles, il n'y a que cette ſympathie qui puiſſe adoucir leur chagrin, & c'eſt ce que j'ai fait en liſant votre lettre.

Adieu, ſoumettez-vous aux loix de la nature, & conſervez-vous pour elle & pour vos amis.

LETTRE XXXIV.

Milan, ce 16 Août 1785.

A M. le Comte De.....

MONSIEUR le Comte, j'ai, mardi, chez moi un enfant d'Apollon (1), qui a beſoin d'être inſpiré dans un climat ſi contraire à l'enthouſiaſme. J'ai donc jetté les yeux ſur vous, M. le Comte, pour arrêter l'influence d'une nature ſi contraire aux élans de l'imagination,

(1) C'étoit un *improviſateur*.

& pour consoler ce pauvre enfant de se trouver si loin de sa patrie; mais pour faire cette bonne œuvre, il faut accepter un dîner bien frugal, à-peu-près comme ceux que l'on fait dans l'Olympe, où l'on ne se nourrit que de nectar & d'ambroisie.

LETTRE XXXV.

Milon, ce 29 Juillet 1785.

A M. V * * * à Marseille.

VOTRE lettre vient de me prouver que les jouissances de l'ame peuvent calmer les douleurs du corps; je l'ai reçue dans un moment, où des pointes au bout des pieds & des mains, me tenoient fort occupée de moi-même, car vous savez que lorsque nous souffrons, nous sommes bien peu aimans & bien peu aimables, & que nous ne

ſentons vivement que l'amour de nous-mêmes, qui eſt le plus ſot de tous les amours; cependant votre lettre a tourné toute ma ſenſibilité vers vous; vos inquiétudes, vos ſollicitudes, enfin l'intérêt que vous prenez à mes maux, m'ont fait ſentir qu'il en eſt bien peu dans la vie qui n'aient leur ſoulagement & conſolation.

Nous allons partir & quitter l'Italie.

Ce beau pays eſt ce que je vous diſois de Rome, un ſuperbe mauſolée; en l'admirant, les larmes coulent, on cherche envain, dans ce grand & bel édifice, le génie qui l'animoit & produiſoit des choſes immortelles; on tourne les yeux de tous côtés pour en appercevoir quelques veſtiges; mais on n'en trouve que les cendres. Les beaux-arts ſont les êtres animés de l'Italie moderne, on trouve en eux l'ame & la vérité, & dans ces ſtatues, dans ces tableaux qui ont pris la place des hommes, on peut appercevoir ce que les

hommes feroient encore, fi leur raifon & leur génie n'étoient pas enchaînés.

Mais, en admirant, ces prodiges, la raifon gémit de voir ce beau pays, livré au fommeil & à un luxe qui ne va point à fon but, je veux dire, de répandre l'abondance & les richeffes.

Les philofophes anciens & modernes ont beau déclamer, ils ne me convertiront point en prêchant les privations, & en faifant l'éloge de la vie dure. Qu'ils jouent tant qu'ils voudront la mifere au fein des richeffes, & vantent l'état fauvage dans le fein de la civilifation, je leur dirai fans ceffe qu'ayant renoncé à ce premier état, plus analogue peut-être au bonheur, nous devenons plus miférables encore en nous privant de ce qui peut adoucir notre condition préfente, & nous dédommager de tout ce que nous avons perdu, en renonçant à l'état fauvage, pour lequel, felon eux, la nature nous avoit deftinés, s'il eft vrai, toute-

ſois, qu'elle ait eu cette intention, ce qui la mettroit (il me ſemble) en contradiction avec elle-même : car, pourquoi nous auroit-elle donné la faculté & le deſir de nous perfectionner, pour nous placer enſuite auprès de la brutte, dont l'homme ſauvage eſt ſi près. Reconnoiſſons mieux les intentions & la volonté de la nature, qui en nous donnant le génie, qui eſt ſa plus belle production, voulut nous diſtinguer, & que nous l'imitaſſions elle-même dans ſes plus beaux ouvrages ; laiſſons donc à la ſombre philoſophie ſon humeur, & tâchons d'aller à la perfection, ſans devenir malheureux. Profitons des produits de l'art & de la nature, au lieu de les rendre inutiles; fuyons les pays, où la nature, abandonnée à elle-même, ſe dégrade chaque jour, où l'art n'a produit que des merveilles inutiles au bonheur des hommes, & où il y a tous les maux qu'engendre la civiliſation, ſans aucuns des biens qu'elle donne ; courons donc dans

ces pays, où l'art & la nature s'unissent pour le bonheur du genre humain, & où les lumieres, en éclairant la raison, apprennent à l'homme le chemin du bonheur.

Vous devinez bien que ces réflexions vont nous conduire en France; Paris, pourtant, me fait peur; je me perds, je ne sais plus me retrouver dans son immensité & au sein d'un million d'êtres vivans; je crois être dans un désert, cette isolation, cette espece de néant attriste mon ame, & fait mourir ma sensibilité.

Mes vœux seroient pour la vie champêtre; si le bonheur est sur la terre, il habite là. La nature nous rapproche de nous-mêmes, elle ne peut ni nous tromper, ni nous égarer; ses prestiges même ne nous éloignent jamais de la vérité & de la vertu, lorsqu'ils passent dans une ame droite & ferme.

Un séjour champêtre, où l'art, en faisant soutire la nature, lui feroit perdre

un peu de ſa ſévérité, rempliroit mes vœux; là, ſous un beau ciel, je philoſopherois ſans humeur & ſans privation, & ſi vous veniez quelquefois partager ma ſolitude, nous goûterions alors tous les plaiſirs des ſages.

Milan eſt dans l'agitation des plaiſirs, le Roi & la Reine de Naples arrivent ce ſoir; je deſire de revoir la Reine, & je crains de la quitter, voyez donc combien cette ſenſibilité, qui donne le bonheur & le plaiſir, fait auſſi les détruire avant qu'ils arrivent à notre ame; on diroit qu'elle a des aîles pour aller au-devant du bonheur, & l'empêcher de venir juſqu'à nous.



LETTRE XXXVI.

Gênes, ce 15 Juillet 1785.

A Madame G.... à Lyon.

MADAME,

DANS tout ce que vous me dites de vos ſentimens pour moi, mon cœur eſt en rivalité avec le vôtre; c'eſt en amitié que je veux être votre rivale, car pour tout le reſte vous l'emportez.

Vous m'avez deviné, vous ſavez mieux que moi ce que je veux; tout ce que vous m'avez envoyé, eſt d'un goût charmant, & beaucoup plus de mon goût, que ſi je l'avois choiſi moi-même.

Le bonnet négligé eſt très-joli, les fleurs qui l'ornent, mouillées par la roſée du matin, le feroit prendre pour la coëffure de l'aurore ; le bouquet de pavots au lieu de m'endormir, me tiendra éveillée pour penſer à vous; la robe

noire & la garniture sont fort élégantes; vous avez beau m'envoyer du noir, votre goût est toujours couleur de rose. Je vous fais bon gré d'avoir fait garnir la robe blanche de feuillages; j'aime que dans notre parure nous nous rapprochions un peu de la nature, la coquetterie prend alors un air de vérité qui la rend aimable & très-dangereuse. Il faut être aussi belle femme que vous l'êtes, pour s'occuper d'en embellir une autre.

LETTRE XXXVII.

Gênes, ce 5 Octobre 1785.

A M. S. V. A Marseille.

Les Républicains, malgré leur indépendance & leur amour pour la liberté, ont fait leur cour, & ont très-bien fêté la royauté. La premiere fête qu'ils lui ont donnée, l'emportoit sur

tout ce que vous avez lu dans la Fable, lorſque les Dieux fêtoient les Déeſſes qu'ils aimoient.

Ils reçurent Leurs Majeſtés dans une ſalle magique au milieu d'un jardin; mais cette ſalle, comment vous la décrire! la verrez-vous! quand je vous dirai que des guirlandes de fleurs en formoient la tapiſſerie, que les colonnes qui l'environnoient en étoient enchaînées, que les illuminations de mille couleurs, relevant l'éclat des fleurs en faiſoient ſortir toutes les nuances, & jettoient les ſens dans le raviſſement. Enſuite comment vous peindre l'autre partie du tableau! ce jardin, dont les lumieres cachées avec art derriere d'épais feuillages, faiſoient de ce jardin un clair-obſcur à la premiere partie du tableau, qui eſt cette ſalle magique. Tout ce que je vous dis-là, n'eſt qu'un barbouillage au crayon, pour vous montrer une belle & vive peinture.

Cette fête fut suivie d'un très-beau souper, où les étrangers de qualité & les huit Dames Génoises députées à la Reine par la République, furent seuls admis. Après le souper, les masques, les danses & les promenades dans le jardin recommencèrent, & ne finirent qu'au lever de l'aurore.

Les maisons Durazo fêtèrent aussi Leurs Majestés dans leur superbe Palais, où toute la noblesse Génoise & étrangere fut invitée. Ces deux assemblées furent très-brillantes par la parure des femmes, par les illuminations, par la délicatesse des rafraîchissemens, & plus encore par la magnificence du lieu. Les superbes peintures qui ornoient les galeries & les appartemens de ce Palais sembloient, à la faveur de ces nuits brillantes, sortir de la toile, & étoient, je vous assure, bien plus animées, bien plus parlantes & bien plus aimables que tous ceux qui se trouvoient là pour le paroître aux

yeux

yeux de Leurs Majestés. Le Marquis de l'Omélino, ancien Doge, voulut aussi les fêter dans sa maison de plaisance, qui, véritablement, est bien propre à une pareille fête; mais voulant, en fêtant la royauté, conserver, la liberté républicaine, il introduisit le peuple dans ce jardin; le désordre, la confusion régnèrent, & la fête fut populaire, au lieu d'être royale.

Le jardin où les enchantemens se succedent, & où l'on vouloit ménager des surprises à la Reine, ne la surprit que par la licence d'une populace hardie qui la fouloit, & dont elle fut très-incommodée; cependant les danses, les illuminations, la magnificence d'un souper champêtre servi au milieu du jardin, où l'ordre & la décence regnèrent, firent oublier la confusion d'auparavant.

On donna ensuite l'illumination du Port qui, dans un clin d'œil, & comme par un coup de baguette, fut illuminé;

la réflexion des lumieres dans la mer, faiſoit une ſeconde illumination encore plus belle que la véritable.

Le lendemain Leurs Majeſtés donnèrent à leur tour à dîner ſur leur frégate. Je ne vous dis rien de la magnificence du repas, choſe trop ordinaire à de tels perſonnages ; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt la gaieté qui y régna. Nous mangeâmes au ſon d'une muſique délicieuſe, & nous bûmes au deſſert au bruit du canon au ſignal du Roi, qui ſe leva le verre à la main ; le canon tira, & l'on but à la ſanté de la Reine. Au café elle me dit : je veux que vous voyiez mes appartemens ; elle appella le commandant pour me les montrer : on avoit fait de ce vaiſſeau l'habitation la plus élégante ; j'en fus enchantée, & je dis à la Reine : Vous êtes toujours chez vous, Madame, & on n'a rien oublié pour vous tromper.

Le ſoir on donna la derniere fête, qui fut ſuperbe : elle repréſentoit un

jardin en illuminations au bord de la mer ; les feuillages des arbres & toutes leurs nuances étoient imitées, & presque aussi belles que celles de la nature; au bout du jardin s'élevoit un pavillon pour Leurs Majestés; l'architecture en étoit formée avec de la mousseline, sur laquelle serpentoient des guirlandes de fleurs; des colonnes imitant les marbres les plus rares, avec les bases & les chapiteaux dorés, soutenoient la coupole, dont le tour étoit orné par des festons d'or; une illumination aussi brillante que votre soleil de Provence, rendoit encore ce coup-d'œil plus éclatant : en perspective du pavillon, étoit un temple toujours en illumination, mais on n'y voyoit aucune divinité; on auroit pu y placer Plutus, seul dieu des Génois



LETTRE XXXVIII.

Lyon, ce 25 Mai 1785.

A Madame de R... à Marseile.

Ma très-chere Mere,

Nous voici arrivés assez heureusement pour la saison, je veux dire sans chaleur ni poussiere; la pluie pendant deux jours avoit rafraîchi l'air, & animé la campagne, dont la verdure étoit éblouissante; le charmant spectacle du printems m'a un peu distraite de l'ennui des routes.

J'ai vu le Languedoc, mais la satiété des voyages a détruit en moi le charme de la nouveauté des lieux & des objets, & me rend toute monotone.

Cette Province présente une riche campagne, mais point riante; le mélancolique olivier qui la couvre, la rend triste.

Nîmes & Montpellier ne sont que des villages très-mal bâtis : dans la premiere

de ces villes, les habitans ne paroiſſent occupés qu'à nous empêcher de marcher nuds pieds, & dans l'autre, à nous faire mourir plutôt en voulant nous faire vivre : Eſculape y rend des oracles que le hazard, plus que la ſcience, rend quelquefois véritables : je l'ai conſulté pour vous & pour moi : vous ſaurez dans un inſtant ſa réponſe.

L'extrême malpropreté, l'infection de cette ville avec ſes parfums de fleurs & d'aromates, offrent un contraſte bizarre aux yeux & à l'odorat; au reſte ces deux villes poſſédent l'une & l'autre des promenades qui feroient l'ornement d'une capitale.

Celle de Nîmes ſur-tout eſt enchantereſſe : elle reſſemble à l'iſle de Paphos : ce ſont des anciens bains Romains, dont on a conſervé la forme, & qu'on a enſuite métamorphoſés en jardins de la maniere la plus ingénieuſe. Ce jardin eſt dans une iſle délicieuſe, qui eſt environnée d'un canal limpide, orné d'ar-

chitecture & de sculpture. Il semble d'abord qu'on ne peut arriver dans ce jardin que par un enchantement, & on y est, en pensant aux moyens d'y arriver. Un temple antique est dans l'enceinte de l'isle, & laisse voir par ses débris, son antique beauté, ou plutôt son élégance, car il étoit en miniature, & les ornemens de sculpture en sont d'un goût précieux.

En voyant l'amphithéâtre, le goût est choqué de trouver l'arêne masquée & comblée, pour ainsi-dire, par les masures qui la remplissent, & qui annoncent la barbarie.

Au reste, ce beau monument de la grandeur Romaine, seroit encore une grande école d'architecture pour une ville qui voudroit s'embellir : il est à-peu-près dans le même état que celui de Véronne, & je le crois de la même grandeur. La Maison quarrée est un monument précieux par l'excellence de son goût; il est certainement des beaux sie-

cles de l'architecture & de la ſculpture; il n'y a rien de mieux à Rome parmi ſes majeſtueuſes ruines, ni de mieux conſervé; ſon extérieur eſt en entier, c'eſt un temple entouré de colonnes corinthiennes, & orné de ſculptures qui ſont d'un goût exquis, auxquelles le tems n'a pas touché; mais l'architecte moderne qui a bâti une Egliſe dans l'intérieur de ce temple, eſt un Maçon qui a fait d'un temple des dieux une meſquine chapelle au vrai Dieu.

Je ne ſais trop pourquoi on lui a donné le nom de Maiſon quarrée; eſt-ce parce qu'il eſt quarré; la barbarie nomme les choſes par la ſenſation des yeux, les Romains modernes la nommeroient par ſon nom.

M. de la Mure me réconcilie un peu avec Eſculape, que j'avois toujours regardé comme un aventurier; il ne donne pas à tout venant, comme la plupart de ſes ſemblables, les mêmes remèdes pour les mêmes maux; c'eſt l'individu,

c'eſt ſon moral & ſon phyſique, & ſur-tout ſon moral, qui le regle & le décide; il veut voir & connoître ſes malades, & le plus long-tems qu'il eſt poſſible; car il veut connoître l'ame pour guérir le corps : cette marche vous fera connoître ſa ſcience & ſon génie. En me voyant il me fixa, & dit : » Madame eſt ſuſceptible de vives & promptes impreſſions, parce que ſon imagination eſt très-vive, & que ſon cœur eſt très-ſenſible, voilà ce qu'il me ſemble voir en elle ; mais des nerfs ſi délicats ne peuvent gueres réſiſter à un tel moral. » Je lui fis alors le récit de mes maux & de toutes leurs variations: l'oracle prononça, mais je doute de ſa ſincérité ; je ne crois qu'à ſa politeſſe, car ſelon lui, mes indiſpoſitions ſont légeres, cependant lorſqu'on ſouffre, on ne le rêve pas.

Je fus un peu fâchée qu'il ſût qui j'étois; le rang eſt toujours flatté, & on en eſt ſouvent la dupe, quand on ne ſe tient pas

en

en garde contre lui ; je me ravisois, lorsqu'il me dit : il est des êtres dont l'état naturel est d'être malade ; j'aurois pu lui répondre que la nature étoit plus conséquente, n'ayant fait, & ne voulant aucun être souffrant ; mais j'aimai mieux lui savoir gré de son intention, qui sans doute étoit de me rassurer ou de me faire sa cour ; d'ailleurs on a toujours tort avec les savans : ils sont à-peu-près comme ces enfans malins & rusés, qui ont un prétexte ou un mensonge tout prêt pour répondre à la correction ; il faut pour leur plaire, les laisser croire qu'on les croit, & voilà ce que j'ai fait.

Je l'ai consulté sur les fréquentes foiblesses que vous éprouvez & sur vos insomnies ; mais comme il vouloit savoir des circonstances que j'ignore, & que je n'osois rien hazarder sur une chose qui m'est aussi chère que votre santé, nous convînmes que vous me feriez le détail circonstancié de votre état, & que je le lui enverrois. Ne manquez pas, ma très-

chère mere, de m'envoyer au plutôt ce détail, bien douloureux pour moi, ſans doute; mais l'eſpérance que cet habile homme pourra y apporter quelque ſoulagement, me tranquilliſe & me conſole ; je le demande à Dieu, & c'eſt le vœu le plus ardent que mon cœur lui adreſſe.

La poſte m'a incendiée, & nous attendrons ici quelques jours que mon ſang ſoit refroidi.

LETTRE XXXIX.

Lyon, ce 3 Mai 1786.

JE ſuis déſolée, ma chère Dame, de vous accabler par les détails ennuyeux & frivoles de ma toilette. En vérité, la peine que nous prenons pour plaire nous coûte trop. En déplaiſant, nous ſérions peut-être plus heureuſes, & je crois que je finirai par prendre ce parti, en m'abandonnant tout ſimplement à la na-

ture, car les Sauvages me font envie; & il y a long-tems que je leur trouve plus de bon ſens qu'à nous. Mais pour vous, Madame, quelque parti que vous preniez, vous remplirez toujours le but de votre ſexe & celui de la nature, qui voulut en vous formant, que vous fuſſiez parée par elle ſeule.

Donnez donc votre coup de baguette pour que la coquette de gaze ſoit faite dans une heure : cette coquette n'eſt pas pour en cacher une autre, mais pour prévenir l'inconſtance de l'air.

Je voudrois bien vous faire boire, dans l'urne (1) que je vous envoie, de ce fameux nectar qui rendoit les hommes immortels, & déifioit les belles femmes comme vous.

---

(1) C'étoit une urne antique.



LETTRE XL.

Lyon, ce 10 *Mai* 1789.

A M. DE LA MARE, à Montpellier.

MONSIEUR,

LES Anciens, plus juftes & moins ingrats que nous, idolâtroient le Génie, la Science, & les déifioient.

Si vous étiez né il y a deux ou trois mille ans, lorfque vivoit Efculape, il y auroit eu entre vous & lui une grande difpute. Après une longue difcuffion entre votre parti & le fien, quelqu'un auroit élevé la voix, en difant, celui qui a étudié la nature morale & phyfique, & qui la fait par cœur, doit avoir la préférence, & fera dorénavant le Dieu de la Médecine, car la vérité de fa fcience eft au-deffus des vains preftiges & des prodiges que fon rival met à la place de la vérité : alors la voix una-

nime vous auroit déifié, & elle auroit bien fait ; mais je ſerois très-fâchée pour notre ſiecle, & pour moi ſur-tout, que vous euſſiez exiſté alors, n'ayant jamais eu de confiance en votre art, que depuis que j'ai vu que vous en puiſez les principes & les régles dans la nature, & que, pour guérir le corps, vous voulez connoître l'ame. Cette marche sûre & infaillible vous a fait opérer des prodiges, qui ne ſont pour vous que l'effet naturel de votre ſavoir. Enfin quand on eſt parvenu à ce degré de ſcience & de lumiere, on eſt non-ſeulement un grand Médécin, mais un grand Philoſophe.



LETTRE XLI.

Paris, ce 30 Juin 1786.

A Madame de R..... à Marſeille.

Ma très-chere Mere.

VOTRE Lettre m'a fait ce plaiſir vif & ſenſible que j'éprouve toujours, lorſque je reçois de vos chères nouvelles. En répandant une douce ſatisfaction dans mon cœur, vos lettres charment, élèvent encore mon eſprit.

Votre ſtyle eſt naturel, coulant, élégant : je le compare, en vous liſant, à une fontaine claire & limpide, qui coule ſans gêne & ſans contrainte, pour ſe répandre ſur des fleurs ; enfin c'eſt le cœur lui-même qui parle, & qui s'exprime dans ſon vrai langage. L'eſprit le ſuit, ne le quitte jamais, & malgré ſon agréable négligence, il laiſſe appercevoir qu'il s'eſt nourri d'une lecture qui l'orne & l'embellit toujours. Pour

moi, je cherche à imiter ce beau naturel, cette ſimplicité éloquente, qui touche l'ame & plaît tant à l'eſprit; mais j'ai beau faire, la nature me contrarie, & elle ne peut ſe changer ni ſe vaincre qu'à un certain point, & encore eſt-elle bien gauche, lorſqu'on veut trop s'éloigner d'elle-même.

Souvent, en vous liſant, je vous fais des reproches de n'avoir pas donné à mon eſprit tout ce que j'aime dans le vôtre; il faut me pardonner ce reproche, très-chère maman; j'aime encore aſſez votre ouvrage, malgré ſes défauts.

Ce que vous me dites au ſujet du Préſident du Paty, eſt bien beau, bien ſenſible; ce ſont des penſées où le cœur & l'eſprit ſont bien d'accord.

Mais pour immortaliſer l'action & le dévouement de ce brave François, qui défendit avec tant de chaleur & d'éloquence la cauſe de l'humanité, il faudroit que les femmes puſſent prononcer.

Si notre ſexe préſidoit à la Juſtice, on ne verroit point les barbaries qui paroiſſent ſur la ſcène du monde, & qui la déshonorent : ſans prévention, il appartiendroit aux êtres privilégiés par la nature du côté de la ſenſibilité, de prononcer dans les cauſes qui intéreſſent l'humanité & demandent de la clémence, car les hommes, dominés par les paſſions de l'orgueil & de l'intérêt, perdent alors cette ſenſibilité que la nature ſemble n'avoir fait que leur prêter, lorſqu'on la compare à celle des femmes, & ils deviennent ſouvent bien plus vindicatifs que juſtes.

Mais les hommes, toujours deſpotes à notre égard, nous excluent de tout; ils veulent enchaîner notre génie, comme notre cœur, & maſquent leur deſpotiſme, en diſant que nous avons trop de l'un, & que nous manquons de l'autre.

Voilà un printems bien peu printems, il ſe venge de l'hiver qui avoit

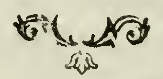
pris ſa place : Naples ni la Provence n'en ont eu de plus beau ; point de froid ; la neige n'a fait que poudrer la terre, & a diſparu ſur le champ ; le ſoleil a toujours brillé, les oiſeaux ont chanté, les fleurs ont paré la terre, on eût dit enfin que la nature s'étoit endormie, ou avoit oublié d'envoyer l'hiver.

Les notables ſont toujours ſur la ſcène, & occupent fort les ſpectateurs ; le même acteur qui vient d'être applaudi, eſt ſifflé. Cette inconſéquence naît de l'inquiétude des ſpectateurs, de la médiocrité des acteurs ; peut-être auſſi que les pièces qu'on y joue, ne valent pas grand'choſe. Ce ſpectacle eſt trop agité, trop turbulent, trop peu de ſang-froid, pour y voir renaître l'ordre & l'harmonie qu'on y deſire ; le Roi a pleuré en voyant l'état de ſes finances ; ce ſont-là de belles larmes, & qui honorent à jamais l'ame de ce Monarque. Je ne vois rien de ſi beau, de ſi touchant, que le ſpectacle d'un Roi mal-

heureux; celui-ci pleure, & d'autres rient, les Turcs s'agitent, & les Paysſe révoltent.

Ce ne ſont-là, ma très-chere mere, que des jeux d'enfans pour la poſtérité; depuis deux mille ans, on ne voit plus d'hommes ſur la ſcène du monde.

Dites à M. de V*** que l'amour ne doit pas ſe plaindre de ſon inconſtance, car l'amitié éprouve de ſa part le même ſort. Adieu, ma très-chere mere, donnez-moi des nouvelles de votre ſanté; mais je veux des détails de vos occupations, de vos plaiſirs, pour que je puiſſe jouir de tout cela comme vous-même: je vous preſſe contre mon ſein, & je vous ſens comme ſi j'étois près de vous.



LETTRE XLII.

A la campagne.

A un Abbé, poëte qui aimoit beaucoup la chasse.

L'auteur a écrit cette lettre à l'âge de dix ans.

VOus êtes un peu trop cruel, aimable Théologal. Comment celui qui donne si saintement la vie à l'esprit, peut-il s'opiniâtrer à détruire de jolies petites créatures que la nature fit dans sa gaieté, & qui sont l'image de votre vivacité ! est-ce parce qu'il ne vous est pas permis de donner la vie, que vous donnez la mort à tout ce qui se trouve sur vos pas & sur votre tête ? c'est se venger d'une maniere bien contraire à son ressentiment.



LETTRE XLIII.

Paris, ce . . . 1786.

Aimable V***.

POur égayer mes pinceaux, je viens de faire un . .... Dialogue, où j'ai mis aux prifes deux êtres qui ne vivent plus enfemble depuis long-tems, le Génie & la Philofophie, que j'aime tant à voir réunis.

Je vous envoie ce petit Dialogue pour vous donner les prémices de mon effai en ce genre ; mais c'eft une confidence de l'amitié, n'allez pas la trahir : tout le monde n'auroit pas votre indulgence, & je ne pourrois m'en plaindre ; car comment pourrois-je faire raifonner jufte, deux créatures que je connois fi peu, & avec lefquelles j'ai fi peu de rapport.

DIALOGUE entre le GÉNIE *& la* PHILOSOPHIE.

LE GÉNIE.

N'EST-CE pas la Philoſophie que j'apperçois ? Oui, c'eſt elle, je la reconnois encore à ſon air ſérieux & penſif, & à ſa démarche grave & compoſée. Elle eſt bien changée depuis notre déſunion : elle n'a plus ces traits, cette phyſionomie où l'on voyoit l'empreinte de la vertu, & ce maintien qui annonçoit la dignité de ſon état. Un air dur & tranchant a pris la place de cet air vénérable : on diroit que ſa froideur & ſon indifférence pour moi ont détruit en elle tout ce qui la rendoit aimable. Elle rêve profondément, mais je ſuis loin de ſa penſée, je ne vois plus dans ſes yeux les feux ſacrés de mon enthouſiaſme. Hélas ! je ne ſuis plus à ſes yeux qu'un enfant en délire, dont les jeux & la vivacité n'ont plus rien d'intéreſ-

ſant ; mais elle avance , & je m'éloigne, car ſon air ſec & renfrogné m'interdit, me glace, & il pourroit bien m'échapper un éclat de rire à l'aſpect de cette ridicule pédante.

LA PHILOSOPHIE.

Pourquoi t'éloignes-tu, aimable enfant ! tu as l'air de me fuir ; mais que veut dire ce ris malin, que je vois errer ſur tes levres que tu mords pour ne pas éclater de rire ? J'en ſerois un peu choquée, ſi la Philoſophie n'étoit pas ſupérieure aux foibleſſes de l'amour-propre, & ſi elle pouvoit s'altérer des malices d'un enfant.

LE GÉNIE.

Cet enfant te fut cher ; tu l'aimas, tu le chéris, tu le voulois ſans ceſſe avec toi, tu le prenois dans ton ſein, tu lui faiſois mille careſſes, & ſa familiarité avec toi, en tempérant un

peu ta ſévérité, te rendoit bien plus aimable. Mais tout eſt changé, & tu es bien changée toi-même depuis notre déſunion.

LA PHILOSOPHIE.

Tu ne plaides pas mal ta cauſe, & je te reconnois à ta ſubtilité ordinaire. Tu as pourtant quelques raiſons de te plaindre de moi : je te chéris moins, il eſt vrai, & j'ai pris l'habitude de vivre ſans toi : d'ailleurs tu me ſerois inutile, les objets qui m'occupent aujourd'hui te ſont étrangers, & ne ſont point faits pour un enfant auſſi ardent & auſſi turbulent que toi, ils ne veulent que la tranquille raiſon & la froide juſteſſe, car je ne cherche pas à rendre les hommes immortels, mais ſavans.

LE GÉNIE.

Ah ! tu es bien dégénérée, & je ne vois plus en toi que la ſcience : com-

ment as-tu pu renoncer à la dignité de ton état, & à la gloire d'immortaliser les hommes par la vertu & par ma puissance, pour te restraindre à les rendre savans?

LA PHILOSOPHIE.

Les hommes aujourd'hui préférent la science à la vertu & à toi; son langage sacré & ton enthousiasme leur paroissent une chose surannée. Lorsqu'ils voyent dans mes antiques leçons vos traits divins, ils les regardent du même œil qu'un peintre médiocre observe un tableau dont la perfection & le travail le découragent.

LE GÉNIE.

La Philosophie n'est donc plus la maîtresse des cœurs & des esprits! elle ne commande plus, & ne fait qu'obéir.

LA PHILOSOPHIE.

J'obéis à la nature qui a changé, & qui

qui dégénere chaque jour chez les hommes ; rien n'eſt ſi rare aujourd'hui qu'une ame diſpoſée à ſe plier à mes antiques leçons, & s'il s'en trouve une, mille choſes l'arrêtent & l'éloignent de moi ; tu m'entends, ſans que je m'explique davantage, car tu entends à demi-mot.

LE GÉNIE.

Oui, oui, je ne vous entends que trop.

LA PHILOSOPHIE.

La ſcience au contraire ne demande point un être privilégié ; le plus ſimple, le plus ordinaire, eſt ſouvent le plus propre à la culture, & le plus docile à mes nouvelles leçons.

LE GÉNIE.

Et l'eſprit, mon ami intime, le renvoyes-tu auſſi ?

LA PHILOSOPHIE.

Je n'ai beſoin que de ſa juſteſſe, car

ſa vivacité, ſon brillant me ſont inutiles.

LE GÉNIE.

Tu dois être un perſonnage bien aimable, avec ta juſteſſe & tes calculs.

LA PHILOSOPHIE.

Enfin je domine, & tu ne partages plus les louanges que je reçois. Dans les tems de notre union, tu fixois l'attention des hommes, & tu emportois ſeul leur admiration; je n'étois ſouvent que le prétexte de leurs études, & c'étoit toi que l'on cherchoit en moi.

LE GÉNIE.

Hélas! ces tems furent les ſiecles qui me donnerent naiſſance, & où je régnois avec tant d'empire: j'ai bien du regret de n'avoir pas coupé mes aîles lorſque ces ſiecles s'éteignirent, je ne volerois pas vainement aujourd'hui dans des contrées où je ne trouve que du

vuide, & où je ne sais où reposer mes aîles.

LA PHILOSOPHIE.

Tu pleures, tu soupires!

LE GÉNIE.

Oui je pleure, car je n'ai plus qu'un souffle de vie, & je me sens mourir à chaque instant.

LA PHILOSOPHIE.

Je ferai donc bientôt ton oraison funebre?

LE GÉNIE.

Qui fera rire tout le monde, car tu as perdu ton éloquence, & moi mes admirateurs.

IMPROMPTU, en répondant à un homme qui refusoit le Génie aux femmes.

DIALOGUE entre la NATURE & le GÉNIE.

Je viens, ô nature! porter à tes pieds

mes plaintes, & te demander juſtice d'une injure cruelle que je viens de recevoir.

LA NATURE.

Qui es-tu? comment t'appelles-tu?

LE GÉNIE.

Je m'appelle Génie.

LA NATURE.

Toi le Génie! mais je ne reconnois plus les traits ni la phyſionomie que je te donnai en te créant: quelle eſt donc la cauſe de ce changement, de cette métamorphoſe! me tromperois-tu? ſerois-tu quelque aventurier?

LE GÉNIE.

Cette métamorphoſe eſt l'injure dont je viens te demander juſtice; l'orgueil, cet être fier, inſolent & deſpote, m'a fait la plus grande des offenſes; il m'a ôté mon ſexe pour me donner le ſien, & tout le monde me rit au nez, en me

voyant la barbe au lieu de ce teint, où tu avois mis le duvet, la couleur de la rose & l'aimable candeur du lys.

LA NATURE.

Console-toi, Génie, je vengerai l'affront que tu viens de recevoir, je punirai l'orgueil d'avoir ainsi dénaturé & défiguré mon ouvrage, tu vas perdre avec ton sexe, sa délicatesse, sa finesse, ses graces, tu n'auras que la force & l'énergie du nouveau sexe que l'orgueil t'a donné, & tes aîles s'useront enfin, en volant sans cesse vers des objets que tu ne pourras atteindre.



LETTRE XLIV.

Lyon, ce 8 Mars 1786.

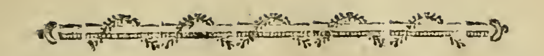
A un Philoſophe françois, qui avoit plaiſanté ſur le moral de l'amour.

MONSIEUR,

J'AUROIS voulu que votre lettre eût fait à mon cœur la même impreſſion qu'elle a faite à mon eſprit; mais vous ſavez combien l'organiſation délicate & ſenſible des femmes, les rend difficiles ſur les beaux ſentimens de la Nature. Je vous parle-là un langage gothique, & de bien mauvais goût. Je ferois pitié aux êtres légers, parfumés, de vos cercles brillans, fatigués, excédés de courir envain après une ſenſibilité qui les fuit; ils ſe vengent d'elle, en introduiſant un ton qui la proſcrit & condamne au ridicule tout être ſenſible; mais j'avois toujours penſé que la phi-

losophie étoit l'antipode de la mode ; de la galanterie, & que bien loin de partager les erreurs d'un monde frivole, les philosophes ne cessoient de les fronder. Je vois pourtant par votre lettre que la philosophie a aussi ses erreurs & ses foiblesses, & que les philosophes qui affectent un air d'indulgence, en caressant les erreurs de la multitude, sont de meilleure foi qu'on ne pense; mais je ne puis leur pardonner de nier le moral de l'amour, trop agreste & peu aimable en sortant des mains de la Nature.

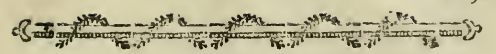
Fin de la seconde Partie.



TABLE

DE LA PREMIERE PARTIE

Fin de la table de la première Partie.



TABLE

DE LA SECONDE PARTIE.

Fin de la Table de la ſeconde & derniere Partie.

